

# choisir

N° 499/500 – juillet/août 2001

500



## choisir

revue mensuelle

### Revue de pères jésuites

#### Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 CAROUGE (Genève)  
Administration et abonnements :  
tél. 022/827.46.76  
administration@choisir.ch  
Rédaction :  
tél. 022/827.46.75  
fax 022/827.46.70  
redaction@choisir.ch  
Internet : www.choisir.ch

#### Directeur

Albert Longchamp s.j.

#### Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

#### Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.

#### Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue de la Lombardie 4  
1950 Sion  
tél. 027/322.14. 60

#### Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

#### Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

#### Promotion

Robert Decrey

#### Administration

Geneviève Rosset-Joye

#### Abonnements

1 an: FS 80.–  
Etudiants, apprentis, AVS :  
FS 55.–  
CCP: 12-413-1 «Choisir»  
Pour l'étranger :  
FS 85.– Par avion : FS 90.–  
€ : 53.– Par avion : € 55.–

#### Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les  
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

### Editorial

2 **Numéro 500 : nos convictions** par *Pierre Emonet*

### Actuel

### Spiritualité

8 **Victoires et défaites** par *Marc Donzé*

### Eglise

9 **Le témoignage de Mgr Hilarion Capucci**  
par *Thierry Schelling*

### Médias et religion

- 12 **Mise en scène du religieux :**  
**quelle influence ?** par *Roland J. Campiche*
- 17 **L'évolution du spirituel dans la presse** par *Patricia Briel*
- 22 **La responsabilité du journaliste catholique**  
par *Paul Valadier*
- 27 **Ethique et société de l'information** par *Albert Longchamp*

### Société

31 **L'intimité en spectacle. Entretien avec Georges Abraham**  
par *Valérie Bory*

### Politique

36 **Réfugiés : un outil efficace**  
**La Convention de Genève** par *Lena Barrett*

### Libres propos

40 **Votre avis nous intéresse !**

### Expositions

41 **Sous le soleil de Mithra. Une interview de Gérard Régnier**  
par *Geneviève Nevejan*

### Lettres

44 **Georges Simenon : la peur d'être** par *Gérard Joulié*

### Livres ouverts

46 **Un acte prophétique** par *Albert Longchamp*

### Livres reçus

### ILLUSTRATIONS

**Couverture :** Pierre Emonet

p. 6 : CICR/Till Mayer ; p. 11 : Pierre Pittet ;  
p. 19 : CIRIC/J.-C. Gadmer ; p. 23 : Peter Williams/WCC ;  
p. 28 : Cork ; p. 38 : Marie-Thérèse Bouchardy ;  
p. 43 : Fondation Pierre Gianadda

**Les titres et intertitres sont de la rédaction**

## Numéro 500 : nos convictions

**Q**uarante deux ans d'existence, cinq cents numéros publiés, *choisir* fait preuve d'une belle longévité dans le paysage facilement changeant des périodiques romands. Dans son premier éditorial, Jean Nicod reconnaissait que l'idée même de lancer une nouvelle revue était téméraire «puisque'il est difficile à une revue suisse-française d'intérêt général de survivre longtemps». La témérité de nos prédécesseurs a été un bon calcul. Ce numéro 500 en est la preuve.

**E**n fondant *choisir*, la première équipe de jésuites voulait lutter contre l'asphyxie culturelle qui poussait tant de jeunes, d'artistes, d'hommes de lettres et de science à quitter la Suisse et le conformisme ambiant pour trouver ailleurs un épanouissement personnel. Ils se proposaient donc d'ouvrir les portes et les fenêtres pour accueillir toute valeur spirituelle authentique, comprendre les peuples et recevoir d'eux un supplément d'âme pour devenir plus homme et plus chrétien.<sup>1</sup> L'ouverture, la compréhension, le dialogue et la participation devaient caractériser la revue. Le programme ne manquait pas d'ambition. Pari tenu ? A vous d'en juger.

**E**n 42 ans d'existence, *choisir* a été le témoin de bien des bouleversements culturels. Les grandes institutions qui avaient façonné la société occidentale ont été profondément ébranlées et les valeurs sur lesquelles nos pères appuyaient leur existence radicalement remises en question. La décolonisation, Mai 68, l'évolution des mœurs, le concile Vatican II, la chute du Mur de Berlin, la révolution informatique, la libération sexuelle, la critique de l'autorité, la sécularisation, la vague fondamentaliste et charismatique, le développement de la génétique, la conquête de l'espace, l'accélération du processus démocratique, l'attention portée aux grandes religions et tant d'autres «prises de pouvoir» ont modifié la conscience que l'homme contemporain a de lui-même. Les 500 numéros de notre revue portent les traces de ces bouleversements, des enthousiasmes ou des colères qu'ils ont suscités, des questions qu'ils ont fait naître, des réponses qu'ils ont inspirées. Une constante traverse toutes ces années : l'éducation au discernement, le souci d'aider les lecteurs à faire des choix inspirés par une fidélité fondamentale à l'Évangile et un amour plein de bienveillance pour tout ce qui est humain.

**L**es temps ont changé, le besoin d'ouverture est toujours d'actualité. Ouvrir les portes et les fenêtres, cela signifie, aujourd'hui, persévérer dans l'engagement œcuménique sans se laisser décourager par les raidissements identitaires qui replient les Églises sur elles-mêmes. C'est aussi s'engager dans le dialogue interreligieux, convaincus que l'Esprit de Dieu, jamais prisonnier des structures confessionnelles et religieuses, est capable de toucher tous les cœurs. C'est encore travailler pour que les semences de bonté, de beauté, de vérité, de justice que recèle chaque culture puissent croître et donner leurs fruits. Enfin, c'est tenir ferme le lien entre le service de la foi et la promotion de la justice. Au nom même de notre attachement au message du Christ, nous voulons porter un regard amical et confiant sur tout ce qui cherche son chemin dans le monde, plus confiants dans les germes de vie qu'effrayés par les ferments de mort.

**D**ans une sorte de vision globale, Ignace de Loyola avait compris combien le monde spirituel, celui de la foi, et le monde séculier étaient étroitement unis au point de ne faire

qu'un.<sup>2</sup> Pour lui, il n'y avait plus de clivage entre le profane et le sacré. A son école, nous avons appris qu'il n'y a pas de recherche authentique de Dieu sans un amour passionné pour la Création et l'humanité, et que toute solidarité avec l'humanité et la Création trouve sa force dans la découverte de Dieu. Si nous abordons dans notre revue des sujets aussi divers que la spiritualité, la théologie, la philosophie, la politique, l'économie, les lettres et les arts, c'est pour aider nos lecteurs à porter ce regard positif sur tout ce qui vit et bouillonne dans notre vaste monde. Une conviction nous anime : chaque secteur de l'activité humaine peut devenir un chemin d'accès pour ce Royaume plus contemporain qu'on ne l'imagine.

**D**ans l'éventail de la presse religieuse suisse-romande, notre revue occupe une place particulière. Le lecteur la découvrira en lisant le petit dossier consacré aux rapports entre la religion et les médias que nous publions dans ce numéro anniversaire. *Choisir* n'est pas une revue d'Eglise qui répercuterait simplement l'enseignement officiel de la hiérarchie. *Choisir* est une revue culturelle, publiée sous la responsabilité d'hommes et de femmes enracinés dans l'Eglise. Soucieux de formation plus que d'information, nous ne suivons pas l'actualité en « temps réel ». L'aide que nous souhaitons apporter à nos lecteurs se situe sur un autre registre, celui des choix essentiels, des grandes options qui s'inspirent d'une certaine conception de l'homme et donnent du sens à une existence. Attentifs aux événements sans pour autant nous laisser enfermer dans le circonstanciel, nous essayons de garder une distance critique pour analyser, évaluer, réfléchir et, finalement, dégager la part de vérité et de vie que recèle chaque situation ou opinion.

**C**ontrairement à une tendance largement répandue dans le monde des médias, nous nous efforçons de faire œuvre de discernement sans nous laisser prendre au piège des émotions.<sup>3</sup> Confronter l'événement à une échelle des valeurs inspirée par la foi chrétienne, pour ne choisir, finalement, que ce qui va dans le sens du Royaume prêché par le Christ est une tâche austère dans un environnement étranger à l'Évangile. Nous sommes conscients que nous demandons à nos lecteurs un effort pas toujours aisé dans une vie très occupée.

**L**e discernement n'est pas une science exacte. Il comporte un risque, celui de la liberté. Le refus de tout conformisme religieux, politique, social ou culturel, l'attention portée à la diversité des opinions, des sensibilités, des traditions, le respect de tout ce qui est humain rendent notre travail délicat et, parfois, contestable. Nous le reconnaissons volontiers. Pour nous, c'est le prix à payer pour toute recherche de ce monde plus juste et beau dont chacun porte au cœur la nostalgie comme d'un paradis perdu.

Pierre Emonet

<sup>1</sup> Cf. le premier éditorial de *choisir*, visible sur le site Internet de la revue : [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).

<sup>2</sup> « Les yeux de son entendement commencèrent à s'ouvrir. Non pas qu'il vit quelque vision, mais il comprit et connut de nombreuses choses, aussi bien des choses spirituelles que des choses concernant la foi et les lettres, et cela avec une illumination si grande que toutes ces choses lui paraissaient nouvelles » (Récit autobiographique, n° 30).

<sup>3</sup> Cf. à ce propos, les articles de Patricia Briel, p. 21, et d'Albert Longchamp, p. 28, de ce numéro.

## Une femme chez les jésuites de Suisse

**Info** Le 26 mai, à Genève, en présence du Père Provincial de Suisse Hansruedi Kleiber, de la communauté des jésuites de Carouge et de quelques amis, Alessandra Lukinovich s'est engagée dans la Province suisse de la Compagnie en tant que laïque associée.

Alessandra Lukinovich est actuellement chargée d'enseignement aux Facultés de lettres et de théologie de l'Université de Genève. Engagée politiquement, fréquentant les artistes dont elle apprécie la liberté et la sincérité de recherche, elle a retrouvé tardivement le Christ et a entendu son appel, tel qu'il est exprimé dans les Exercices spirituels. Elle souhaite accompagner les gens en recherche et a trouvé dans la spiritualité ignatienne l'aide dont elle a besoin pour vivre sa vocation. Pour mieux y répondre, elle a demandé de participer plus étroitement à l'apostolat et à la vie de la Compagnie. Au terme d'un long discernement communautaire, la Province l'a admise parmi les compagnons de Jésus en tant qu'associée.

Alessandra Lukinovich et la Province suisse de la Compagnie de Jésus se sont enga-

gées réciproquement selon les termes d'un accord qui stipule les modalités de l'aide que les deux parties souhaitent s'apporter. A. Lukinovich coopérera désormais à la mission apostolique de la Province. Elle participera au processus de discernement et aux échanges sur les orientations fondamentales de la Compagnie en Suisse. A ce titre, dans un esprit de partage fraternel, elle prend désormais part à la vie de la communauté de Carouge.

En ouvrant la célébration, le Père Albert Longchamp, supérieur de la communauté, a déclaré : «La formule d'association qui a été trouvée, à partir d'expériences identiques qui se multiplient en Europe, est un pas décisif, peut-être un tournant dans l'histoire de la Compagnie de Jésus en Suisse, l'histoire nous le dira. Ce qu'il y a de fantastique, et que je considère comme une grâce de Dieu, c'est que cette histoire, nous l'écrivons. Nous l'inventons ! Nous la créons.»

Au cours de son homélie, le Père Provincial, qui a suivi tout le processus de discernement, a souligné que l'association avec des laïcs représentait une chance pour l'avenir de la mission de la Compagnie en Suisse.

## Faculté de bioéthique

**Info** En octobre prochain, la première faculté de bioéthique ouvrira ses portes à Rome, à l'Athénée Pontifical Regina Apostolorum, un centre universitaire ecclésiastique ayant un siège à Rome et à New York. Les questions de tests et de manipulations génétiques, d'euthanasie, etc. y seront étudiées.

Interrogé par l'agence de presse Zenit, le Père Paolo Sacarafoni, recteur de l'Athénée Pontifical, a expliqué ce développement par

le fait que son université devait non seulement se consacrer à la philosophie et à la théologie, mais aussi affronter les problèmes les plus actuels qui intéressent l'Eglise et la société, à la lumière de la Révélation.

«La bioéthique est devenue un domaine de dialogue passionnant et de confrontation autour de certains thèmes qui nous touchent le plus, comme la santé, le respect de la personne humaine et la vie. Elle est aussi

devenue une véritable discipline académique exigeant que l'on y consacre de l'étude et de la recherche. Elle a, par ailleurs, un fort caractère interdisciplinaire. Une interaction entre différents domaines du savoir, comme la philosophie, la médecine, le droit et même la théologie est nécessaire...

Il est significatif que cette première faculté de bioéthique naisse dans une université non seulement ecclésiastique mais pontificale. Ceci montre que l'Eglise catholique, ses institutions et ses forces vives sont toujours présentes à la frontière des problèmes et des aspirations de l'homme.»

## Procès Gerardi

**Info** Le 26 avril 1998, Mgr Juan José Gerardi, évêque de Guatemala Ciudad, était assassiné. Il venait d'officialiser un dossier nommé *Guatemala plus jamais*, relatif aux crimes commis durant la guerre civile (1960-1996). Malgré les tentatives d'intimidation contre les personnes chargées de faire la lumière sur cette affaire, le procès s'est clôturé début juin sur la condamnation à 30 ans de réclusion non commuables des

trois militaires accusés du meurtre. Le verdict a qualifié de «politique» le mobile de l'homicide. Directement accusés par plusieurs associations de défense des droits de l'homme, les militaires ont pu échapper pendant plus d'un an aux griffes de la justice. Durant cette période, cinq procureurs, menacés de mort tour à tour, ont été chargés de poursuivre l'enquête ; trois d'entre eux sont toujours en exil avec leur famille.

## Sant'Egidio et le Burundi

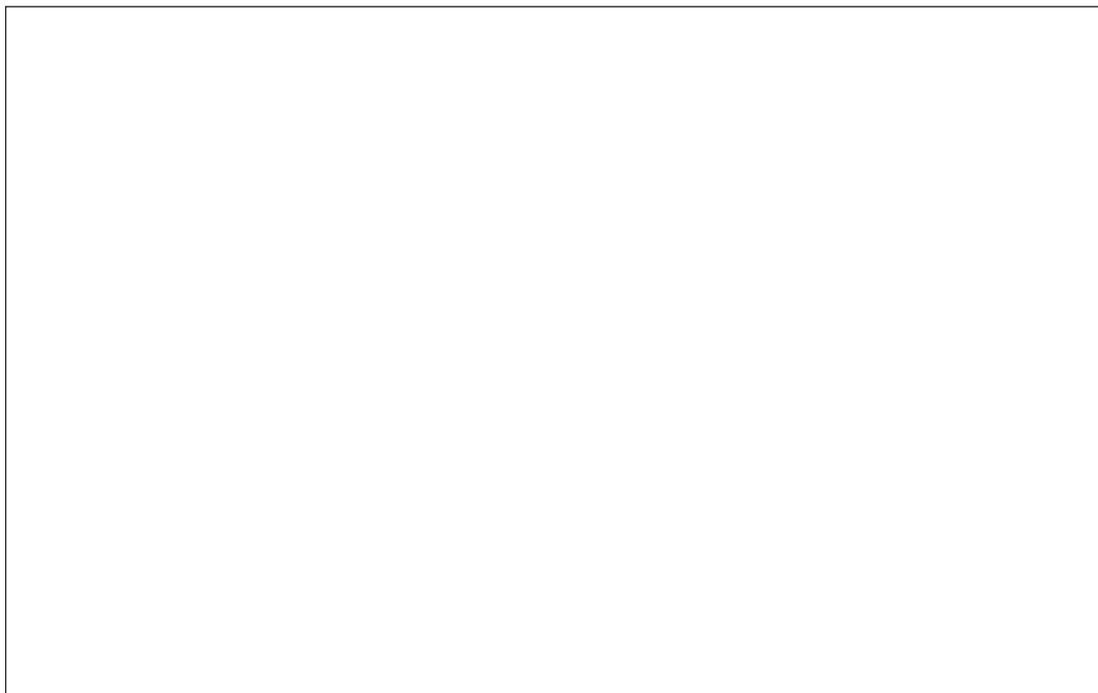
**Info** Des représentants du gouvernement du Burundi et de trois des principales formations politiques (Union pour le progrès national, CNDD et PARENA) se sont rencontrés fin mai à Rome, à la Communauté Sant'Egidio. Objectif : résoudre les points controversés et non appliqués des accords d'Arusha, notamment la composition du gouvernement provisoire.

En juin 1996, lors du sommet d'Arusha, les partis en conflit s'étaient mis d'accord sur une intervention extérieure pour mettre fin à la guerre civile. Un mois plus tard, on assistait au coup d'Etat de Pierre Buyoya, puis au décret de l'embargo contre le Burundi par l'OUA et à une reprise des combats. Les négociations de paix ont repris à Arusha en février 2000, mais, selon une récente mis-

sion du Conseil de sécurité des Nations Unies, la situation entre les partis en guerre reste très tendue.

Après quelques jours d'intenses négociations, les chefs présents à Rome ont signé un document dans lequel ils confirment leur engagement à exécuter les Accords d'Arusha, à lever les obstacles sur le terrain et à poursuivre leurs rencontres, avec la collaboration de la Communauté de Sant'Egidio. Les principales pierres d'achoppement restent la participation des groupes armés au processus de paix et, surtout, les modalités de la période de transition. Le problème du leadership de la transition, la durée de celle-ci, les institutions, la composition de l'armée et la question du cessez-le-feu n'ont toujours pas trouvé de solution définitive.

## Paix en Macédoine



**Info** Les représentants des principales Eglises et communautés religieuses de l'ex-République yougoslave de Macédoine se sont réunis à Morges, du 11 au 13 juin. Cette rencontre interreligieuse a été organisée par le Conseil œcuménique des Eglises, en coopération avec la Conférence des Eglises européennes et avec l'aide du Centre macédonien pour la coopération internationale. Les participants ont condamné toutes les formes de violence et appelé les partis à mettre fin au conflit. Depuis le début de l'année, l'affrontement entre l'armée macé-

donienne et les rebelles d'origine albanaise a provoqué de vastes mouvements de populations. Ces flambées de violence risquent de déclencher des affrontements interethniques et intercommunautaires plus importants encore. Les responsables des différentes communautés religieuses se sont donc engagés à trouver les moyens de promouvoir l'entente et la tolérance car «la paix est trop importante pour qu'on la laisse aux seuls hommes politiques... les communautés religieuses doivent être sources de guérison et de réconciliation.»

## Génération volées

**Info** Le Conseil national des Eglises d'Australie a appelé le pays à accepter les recommandations du rapport controversé

*Bringing them Home* sur l'enlèvement des enfants autochtones, arrachés de force à leurs familles entre 1910 et 1970 pour des

raisons racistes. Beaucoup de ces enfants ont été placés dans des institutions gérées par les Eglises où ils étaient censés s'adapter à la culture blanche. Le Conseil national des Eglises s'est engagé à mettre l'accent sur la participation des Eglises, à encourager celles-ci à ouvrir leurs archives et à faire face aux accusations d'abus qui auraient été commis dans les institutions qu'elles géraient.

Cet épisode tragique constitue une véritable épine dans l'histoire du pays et de l'Eglise locale. Depuis que le rapport a été publié, en 1997, le premier ministre John Howard a refusé à maintes reprises de présenter ses excuses. Pour lui, les Australiens ne devraient pas être tenus pour responsables des actions commises par leurs ancêtres.

## Rapport d'Amnesty International

**Info** De rapport en rapport, Amnesty livre chaque année l'état du monde ; travail inestimable de mémoire pour mieux comprendre le présent. Ce rapport, qui couvre l'an 2000, nous parle de la grande campagne contre la torture lancée le 18 octobre. Si les méthodes des tortionnaires ont évolué dans le temps, les moyens mis en œuvre pour lutter contre la torture ont aussi changé (Internet). De nouveaux défis surgissent liés à la mondialisation et l'on doit intervenir contre des sociétés multinationales et des entreprises pour leur rappeler la primauté des droits de l'homme (pressions sur les vendeurs de diamants en provenance de Sierra

Leone, sur les sociétés pétrolières au Soudan). Les militants d'Amnesty se sont mobilisés dans cette même période contre la peine de mort (1457 personnes ont été exécutées, dans 28 pays) et face à des crises profondes au Sierra Leone, en Israël et dans les Territoires occupés, en Arabie Saoudite... Ils se sont opposés à l'impunité d'Augusto Pinochet, d'Hissène Habré et ont plaidé pour une paix dans la justice en Algérie ou au Timor oriental.

Parmi les 140 pays montrés du doigt, la Suisse est épinglée pour de mauvais traitements lors d'arrestations (Zurich ou Genève) et d'expulsions dans ses aéroports.

## Extension des bidonvilles

**Info** Un milliard de personnes, soit un habitant sur six, vivent dans des bidonvilles. Le phénomène risque de s'amplifier car l'urbanisation se poursuit à un rythme effréné dans les pays en développement. C'est ce qui ressort de l'étude onusienne intitulée *L'Etat des villes du monde 2001*,

publiée début juin. En 2002, l'Asie abritera le plus grand nombre de citadins du monde (1,97 milliard de personnes, soit 46 % de sa population globale). Or «l'urbanisation de la pauvreté est un phénomène croissant : entre un quart et un tiers de foyers urbains dans le monde vivent dans une pauvreté absolue.»

## Victoires et défaites

**L**a vie est un combat. Souvent. Dans cette lutte, il y a forcément des victoires et des défaites. Exemple : dans une assemblée, mon point de vue a triomphé. Honnête et désintéressé, mon point de vue ; il défend la pertinence ou le réalisme d'un projet ; il n'a pas d'autre but. Aucune agressivité contre les personnes. Mais, comme toute opinion, je sais qu'elle est partielle. Elle n'est pas la vérité. Elle est un fragment de la vérité pratique. Je suis donc content que mes vues l'aient emporté. Mais, en même temps, un sentiment de tristesse vient s'infiltrer. Je pense à ceux qui ont défendu une autre manière de voir, qui n'a pas été retenue, qui a peut-être été désavouée. Eux aussi ont pensé et travaillé. Ils vivent une sorte de défaite, même si leur personne n'est pas mise en cause. Peut-être sont-ils gagnés par le découragement, voire par l'amertume. Je n'en suis pas culpabilisé - pourquoi le serais-je ? - simplement un peu triste.

La victoire n'engendre pas que la joie, si l'on est sensible aux autres. A cet égard, je trouve difficile à supporter les scènes qui concluent une grande finale de football, gagnée lors de l'épreuve des tirs au but. Les vainqueurs exultent ; les perdants pleurent. Le monde partagé en deux camps, pour d'infimes détails. Heureusement, il arrive que le vainqueur soit noble et manifeste quelque sympathie au vaincu. La victoire porte donc sa part de tristesse. Elle n'est supportable que dans un profond respect de l'autre. Le «killer instinct» n'a rien d'évangélique, même s'il fait florès dans le sport... ou l'économie.

Et la défaite ? Elle est souvent difficile à avaler. L'important, c'est qu'elle ne représente pas le dernier mot. Elle est une occasion de relecture. Qu'est-ce qui a manqué ? Quelles étroitesse, quelles crispations, quelles incompréhensions ai-je vécues ? Dans la défaite, je reçois la force de rebondir. Je demande au Seigneur de la Résurrection l'énergie pour remettre l'ouvrage sur le métier. Alors, la défaite peut devenir féconde, car elle donne l'impulsion pour acquérir plus de compétences, pour travailler plus adéquatement, pour orienter l'action de façon différente.

Et puis, il est de nobles défaites. Si je combats pour la justice avec les armes de la parole et de la non-violence, je risque de perdre souvent, mais j'ai la fierté de mener un bon combat. Et je reprends la lutte, car ce qui me motive, c'est l'amour pour ceux qui sont victimes d'injustice. Finalement, «rien n'est grave, si ce n'est de perdre l'amour», comme aime à dire frère Roger de Taizé.

La victoire est odieuse si elle est vécue dans l'indifférence pour l'autre, dans l'écrasement de l'autre. Elle peut comporter sa part de beauté si elle est traversée d'amour et de compassion pour les personnes qui, d'une façon ou d'une autre, sont en jeu. La défaite, paradoxalement, peut devenir un lieu dynamique. Car on ne peut rester sur une défaite. Il faut aller plus loin... ou ailleurs, avec, chevillés au cœur, l'amour des autres et la volonté de réaliser les aspirations les plus nobles déposées en nous.

**Marc Donzé**

# Le témoignage de Mgr Hilarion Capucci

par Thierry SCHELLING s.j., Genève

*A l'invitation de l'association Racines palestiniennes, basée à Genève, l'ancien exarque grec-catholique de Jérusalem, Hilarion Capucci, a récemment séjourné sur les bords du lac Léman afin de témoigner de la souffrance du peuple palestinien. «Cadeau» à l'improviste, selon les mots du curé de Carouge Alex Niering, le prélat a été invité à concélébrer le dimanche 27 mai et à partager sa vision du conflit israélo-palestinien. Il a ensuite accordé un entretien à «choisir».*

Né à Alep en 1922, ordonné prêtre en 1947, Mgr Capucci est membre de l'Ordre Basilien d'Alep et évêque de l'Eglise melkite catholique depuis 1965.<sup>1</sup> Il œuvra beaucoup pour la cause palestinienne et s'est retrouvé parfois à la une des quotidiens. On se rappelle son arrestation, en 1974, par les autorités israéliennes sur l'accusation de convoyer des armes dans sa voiture au bénéfice de la résistance palestinienne.

Si l'on garde à l'esprit son travail d'intermédiaire entre Téhéran et les gouvernements occidentaux dans les premiers temps de la révolution en Iran, la figure d'un chrétien assoiffé de justice pour et au nom des plus faibles se dessine. Ayant toujours eu le soutien du patriarche de l'Eglise melkite Maximos V (maintenant émérite) et d'une majorité du synode, Mgr Capucci a été remplacé à Jérusalem en 1981 par Loufti Laham, lequel vient d'être élu patriarche de son Eglise. Mgr Capucci vit à Rome et voyage encore passablement pour sensibiliser à la question palestinienne.

«L'Eglise de Jérusalem est agonisante !» a clamé Mgr Capucci durant son sermon. Les

chiffres parlent d'eux-mêmes : des 500 000 chrétiens, toutes confessions confondues, dans les années 60, 350 000 ont quitté la Palestine pour la diaspora. Il ne resterait donc plus que quelque 150 000 chrétiens dans le berceau du christianisme, enrichis certes par une diversité de rites (luthérien, anglican, catholiques romain et oriental, grec-orthodoxe, arménien, éthiopien, copte, syrien), mais affaiblis par l'exode de ses forces vives vers l'Europe et les Amériques.<sup>2</sup>

Mgr Capucci parle en tant que pasteur d'un peuple qui n'en peut plus de l'oppression et de l'absence de dignité fondamentale qui dure depuis des décennies. «Mon troupeau, ce sont les Palestiniens. (...) Depuis le 29 septembre 2000 (début de l'Intifada), il y a eu 600 morts martyrs, 30 000 blessés dont 7 000 handicapés ou mutilés ! (...) L'Intifada, c'est la rébellion d'un peuple tout entier ! (...) Car les Palestiniens ne sont pas des émigrants réfugiés, mais un peuple à part entière, avec une culture, une histoire, des coutumes, un folklore. (...) Et mon peuple en ce moment a faim !» Les mots sont clairs,

les idées aussi. «C'est les cœurs que j'essaie d'acquérir...»

Deux images restent gravées dans ma mémoire. La première, c'est la présence, côte à côte, à l'autel de l'église Sainte-Croix, de ces deux pasteurs catholiques, l'un occidental, l'autre oriental. Différents dans l'apparence, un dans la confession d'une même foi. Apprendre à penser notre confession comme plurielle, voilà le premier pas vers la paix entre les Eglises. C'est

aussi tout le dialogue entre l'Évangile et les cultures...

La seconde est peut-être la main de Mgr Capucci, petite et qui s'agrippait avec fermeté à la mienne pour traverser la rue. Trotinant, cet homme à la silhouette fine semblait s'appuyer sur moi, alors que c'est lui qui nous avait rempli d'une force enthousiaste par son témoignage. «Ah, si je t'oublie Jérusalem, que ma langue se colle à mon palais...»



*Mgr Capucci, quelles sont vos revendications essentielles ?*

«Entre 1948 et 1967, nous avons, nous Palestiniens, fait la concession suivante : si jadis nous voulions purement et simplement la restitution des territoires occupés - revendication qui pouvait être synonyme d'un appel à la destruction d'Israël - aujourd'hui, nous voulons l'autonomie réelle pour les Palestiniens du 21 % de la Palestine, c'est-à-dire de Gaza et de Cisjordanie. Voilà l'Etat de Palestine pour lequel nous nous battons. En d'autres termes, nous reconnaissons qu'il y a deux peuples voisins qui ont droit chacun à leur Etat propre. Nous voulons simplement œuvrer pour notre droit à avoir un Etat. Mais nous nous faisons l'avocat d'une collaboration commune des deux peuples qui vivent dans la région pour le bien de tous.»

*Quel statut donneriez-vous à Jérusalem ?*

«Jérusalem est le berceau de trois religions. En tant que ville occupée, elle fait partie de l'ensemble des territoires à restituer. Mais pour le moment, nous travaillons sur la restitution du 21 % dont je vous ai parlé tout à l'heure. Néanmoins, Jérusalem devrait être un symbole d'ouverture. Je vou-

drais une Jérusalem ouverte, sans frontières.»

*Quelques mots sur la vie des Palestiniens.*

«Comprenez-moi bien. Le peuple palestinien est un peuple souffrant. Une partie vit en exil, loin de sa patrie. C'est une mort morale que nous vivons, nous exilés, lorsque nous ne sommes pas sur notre terre. Puis il y a les réfugiés dans les camps qui subissent des conditions inhumaines de survie. Enfin, des Palestiniens vivent comme des étrangers chez eux, car ils sont sous occupation. Voilà la situation de facto de mon peuple...» (Mgr Capucci s'arrête, ému.)

*Les Palestiniens sont un peuple musulman et chrétien. Comment le dialogue se vit-il entre les deux ?*

«Pour nous, Orientaux, la religion n'est pas une étiquette. Nous jugeons sur le comportement. Une bouteille peut porter l'étiquette «eau» et contenir du vin blanc... Non, pour nous, la religion, c'est notre faire. Voyez, je suis assis à côté de mon ami palestinien et président de Racines palestiniennes qui est musulman<sup>3</sup> et nous travaillons ensemble. Pour nous, Palestiniens, la religion n'est pas un facteur de division.»



«L'Intifada, c'est la rébellion d'un peuple.»

*Votre réaction par rapport au silence du bloc arabe vis-à-vis des Palestiniens ?*

«J'aurais trop à dire, alors je préfère garder le silence. Mais il y a quelques jours, une conférence des pays musulmans s'est tenue au Qatar, et le sujet était à l'ordre du jour. Il faut peut-être juste rappeler que, directement ou indirectement, la Palestine a été la raison des nombreux conflits locaux de ces dernières décennies...»

**propos recueillis  
par Thierry Schelling**

<sup>1</sup> L'Eglise grecque-melkite catholique est née en 1724, de la division dans le patriarcat d'Antioche entre des partisans favorables au catholicisme à la suite de l'apostolat missionnaire de religieux catholiques. Héritière de Byzance, mais

profondément arabe, catholique de par son obédience à l'évêque de Rome, et cependant organisée selon les canons orientaux de l'Eglise «Une», c'est-à-dire en un synode autonome qui gère ses affaires d'une manière indépendante, elle nomme ses évêques qui sont ensuite confirmés par le siège de Rome. Cette Eglise compte plus de 1 million de fidèles dont la moitié (si ce n'est plus !) vit en diaspora.

<sup>2</sup> Des structures ecclésiales ont été érigées sur ces continents afin d'assurer la réorganisation culturelle et culturelle de ses myriades d'Orientaux émigrés. C'est ainsi que l'on trouve, pour les seuls Etats-Unis, près de 75 évêques orientaux orthodoxes et quelques 20 prélats orientaux catholiques, témoins d'une réelle vie des chrétiens d'Orient loin de leurs patries !

<sup>3</sup> Lequel, en compagnie d'autres compatriotes musulmans, a assisté à la messe du matin avec recueillement.

## Mise en scène du religieux : quelle influence ?

par Roland J. CAMPICHE,\* Lausanne

*Dire que la religion est l'objet d'une médiation n'a rien d'une affirmation révolutionnaire. La religion s'est toujours transmise par une médiation qu'elle soit orale, écrite, imprimée ou celle aujourd'hui des médias électroniques. L'élément incontestablement nouveau qui caractérise la situation contemporaine est la capacité «des médias modernes d'offrir des moyens illimités de manipulation symbolique au travers d'images et de représentations permettant de renouveler indéfiniment la narration».<sup>1</sup> La question qui se pose, dès lors, est de savoir quels effets ont ces moyens illimités ?*

**A**u lendemain du premier suicide-massacre de l'Ordre du Temple Solaire (1994), la Télévision suisse romande proposa dans le cadre de son émission destinée aux consommateurs et consommatrices, un sujet intitulé : *Les sectes : comment s'en sortir ?* En voici le script.

Première séquence, *la difficulté de définir* : la secte est un mouvement à caractère religieux, culturel, politique, philosophique replié ; *les mécanismes de racolage* : tous les moyens sont bons ; *les mouvements considérés* : la Scientologie, les Enfants de Dieu, Raël, Moon, Krishna, Nouvelle Acropole. Deuxième séquence, *l'endoctrinement* : pour la secte, il s'agit de séduire, par exemple par son ésotérisme, de capter le consentement du futur adepte et de parvenir à une insensible dépersonnalisation permettant de construire une nouvelle personnalité. On va aussi pomper son argent sous prétexte de combattre le mal. Les sectes auraient accumulé des millions et les «gourous» pourraient intervenir dans des trafics d'influence, etc. Troisième séquence, *les preuves* : on fait

parler un ancien scientologue critique, puis intervient l'Association de défense de la famille et des individus (ADFI) par la voie d'un expert psychiatre, le Dr Abgrall, qui avance que les sectes profitent d'une déstabilisation des futurs disciples et visent à les restructurer mentalement. Dernière séquence, *nos droits et nos devoirs*. L'émission se termine par cette phrase révélatrice : «Vous êtes libres, vous faites ce que vous voulez !»

J'avais le sentiment que tous les efforts tentés pour proposer une autre lecture de l'événement tenant compte du caractère très hétérogène de l'univers sectaire et des préjugés attachés à tout objet inconnu étaient anéantis. Un sentiment partagé par plusieurs de mes collègues Outre-Atlantique à propos du cas de Waco.<sup>2</sup> Trois ans plus tard, j'ai soumis cette émission au

\* Roland Campiche est professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, directeur du bureau romand de l'Institut d'éthique sociale et auteur de plusieurs enquêtes sociologiques relatives au fait religieux en Suisse.

regard d'une classe terminale d'une Haute école spécialisée en service social. Les étudiants et étudiantes ont spontanément procédé à une critique féroce de l'émission et ont démonté rapidement ses rouages.

### Impact direct

Ces expériences illustrent l'espace théorique à deux pôles entre lesquels nous oscillons pour interpréter l'effet socioculturel des médias. D'un côté on avance l'idée d'un impact direct et indifférencié des médias qui agirait selon le modèle de l'aiguille hypodermique.<sup>3</sup> De l'autre, on soutient la théorie que les médias ont un effet limité ou indirect et on met en avant les mécanismes de résistance individuelle à l'impact des médias. Ces mécanismes seraient générés soit par l'insertion de l'auditeur, du spectateur ou du lecteur dans un réseau de relations interpersonnelles (par exemple la famille), soit par l'acquisition de connaissances préalables,<sup>4</sup> soit encore en raison du statut social de la personne en cause.<sup>5</sup> Ces thèses ont été reconsidérées au cours des dernières décennies au profit de théories faisant ressortir la complexité des effets des médias et la nécessité de les saisir sur le long terme.

M'appuyant sur la thèse des effets limités des médias, j'ai avancé l'hypothèse d'un effet différencié des médias sur la religion.<sup>6</sup> D'un côté les médias auraient un grand impact pour construire la représentation d'objets religieux, tels les sectes, en raison de leur caractère inconnu du public. D'un autre côté, ils auraient un effet relatif par rapport aux religions connues, le public pouvant, compte tenu de ses connaissances et de ses expériences, en prendre et surtout en laisser.

Dans le cas de l'influence importante, les médias ont contribué, en tant qu'intermédiaires, à la construction d'une mémoire collective touchant les sectes. Cette mémoire est

aujourd'hui fortement sollicitée, par exemple lors de l'élaboration de textes juridiques ou de dispositions administratives tendant à circonscrire leurs actions. Les mesures de police visant à interdire l'espace public à la propagande de la scientologie (Lausanne, Zurich, Bâle) en constituent de bons exemples. Il en va de même des discussions en cours pour interdire à ce groupement de porter le nom d'Eglise ou pour introduire la manipulation mentale dans le code pénal (Genève). Il s'agit là de quelques exemples de l'effet des médias sur la construction des représentations religieuses. Par rapport à l'idée qu'il existe un «religieusement correct», les sectes doivent nécessairement dériver. Elles sont donc par essence dangereuses.

Autre exemple : celui des démêlés avec la presse et les autorités de l'Eglise évangélique de Pentecôte (Besançon). Cette Eglise, dont les statuts ont été déposés en 1963 à la Préfecture du Doubs, s'inscrit, selon Emile Poulat,<sup>7</sup> dans la mouvance mennonite ; elle reflète la double tradition évangélique et pentecôtiste. Avant 1988, des articles à son sujet ont été publiés dans la presse régionale et locale. Ils sont anodins et font mention de distribution de tracts, de la participation des membres aux activités de l'Eglise, de témoignages de guérison. L'importance de la référence au texte biblique est soulignée, mais sans jugement négatif. L'Eglise apparaît normale et respectable et n'est pas considérée comme une secte.

Dès 1988, le ton change. Une antenne du Centre Roger Ikor (contre les manipulations mentales [CCMM]) est établie à Besançon. Ses attaques contre la Mission (l'Eglise en cause) prennent pour cibles les guérisons, la qualité de la formation des pasteurs, la richesse de la communauté et sa provenance. Les accusations de manipulation mentale fusent. La presse locale et régionale reprennent et endossent ces informations : un scénario connu. Le ton monte entre la Mission et le CCMM. Un procès en diffamation est intenté, mais la

Mission est finalement déboutée en 1994 par la Cour d'appel de Besançon pour des raisons formelles. Les attaques du CCMM ont fait mouche puisque la police locale enquête et que les résultats remontent jusqu'à Paris. Le statut fiscal d'association culturelle de l'Eglise pentecôtiste de Besançon est contesté et la Mission traduite devant le Tribunal administratif. Les ingrédients sont réunis pour que la communauté en cause figure sur la liste du rapport «Les Sectes en France»<sup>8</sup> sans qu'une expertise soit conduite pour tester le caractère religieux de l'entreprise. Comme le remarque E. Poulat, la dangerosité de l'Eglise évangélique de Pentecôte de Besançon n'a jamais été vérifiée. Le climat hostile rend la reconquête d'honorabilité difficile, même si la Mission a reçu le soutien de l'ECAAL (l'Eglise de la confession d'Augsbourg, d'Alsace et de Lorraine) ainsi que de l'Armée du Salut et est entrée en dialogue officiel avec la Fédération protestante de France.

Cet exemple met en évidence le rôle de régulation sociale des médias par rapport à la religion, un rôle consistant à reproduire un consensus diffus à propos des institutions religieuses comme des minorités. On peut le résumer ainsi : les institutions religieuses ne sont pas mauvaises mais marginales, les sectes sont pernicieuses car captatrices. En ce sens, les médias, comme en matière politique, confortent les stéréotypes. Ils participent ainsi de la mise en scène du religieux. Ils renvoient une image de ce dernier conforme aux critères de la laïcité : pluralité et neutralité.

### Effets relatifs

Dans la deuxième hypothèse, la régulation ne s'exerce pas directement sur le contenu mais sur le traitement de la religion dans le jeu social. Il est supposé que les médias contribuent à la hiérarchisation d'événements ou d'organisations religieuses.

En voici un exemple. Le jeudi avant les Journées mondiales de la jeunesse (Paris, 1997), on déclare dans les médias français que la rencontre est un flop parce que les Français la boudent. Le jour d'après, le chiffre mythique du million de participants étant atteint, elle est taxée de succès. Les médias confèrent à la rencontre une dimension d'événement et le décrivent en le narrant. Quant aux journées, programmées de longue date, leur script demeure sous le contrôle des responsables catholiques.

Cet exemple constitue une bonne illustration de ce qu'on a appelé en sociologie des médias : *la thèse de l'agenda*.<sup>9</sup> Il existerait une corrélation forte entre l'ordre d'importance donné par les médias à certaines informations et celui attribué à ces informations dans le public. Ainsi, en fonction de l'attention plus ou moins grande prêtée à un événement religieux et à la tonalité de son commentaire, les médias peuvent créer une sorte de hiérarchie de l'acceptable. Le risque évidemment est qu'ils ne se contentent pas de mettre en évidence un événement en soulignant qu'il «est bon de penser à», mais qu'ils accompagnent sa présentation d'une évaluation du type «voilà ce qu'il faut penser de».

Reprenons l'exemple des JMJ. Dès le moment où le pape a posé le pied sur le sol français, il a été l'objet d'une attention extraordinaire des médias. On a pu suivre ainsi sur A2, en temps réel, la quasi-totalité de ses activités. Cette manière de procéder peut entraîner la crédibilisation d'un certain nombre d'attitudes et de comportements religieux par le simple fait de leur mise en scène, cela d'autant plus si l'on tient compte des commentaires accompagnant les différents épisodes de ce voyage, qui se distinguaient plus par leur tonalité généralement respectueuse que par leur contenu. Le fait de montrer l'événement dans toute son extension apparaît plus important que l'interprétation qui lui est donnée.

Il y a donc deux effets régulateurs des médias sur la religion. Le premier est de l'ordre de la mise en scène, le second, apparemment d'une plus grande importance, s'inscrit dans l'ordre du jugement de valeurs. Reste à se demander ce qu'en font les récepteurs, à savoir l'auditeur, le lecteur ou le spectateur.

L'enquête nationale *Religion et lien social* (1999)<sup>10</sup> a montré les représentations que se font les personnes interrogées des agents et circonstances ayant influencé la formation de leurs convictions religieuses. Les relations affectives primaires et les circonstances de la vie paraissent jouer le premier rôle ; les institutions comme le catéchisme ou l'école viennent en deuxième ligne ; quant aux médias, ils sont cités en dernier avec un score très bas. Peut-on conclure de ces résultats que les médias n'ont pas d'impact sur le croire ? Cette hypothèse est plausible, mais doit être complétée : les médias ont pu s'avérer agissants, soit en préparant le terrain par la dispensation de connaissances religieuses, soit en légitimant après coup, « par leur autorité médiatique », l'une ou l'autre conviction transmise par les parents.

Les enquêtés ont encore été interrogés à propos de leur intérêt à l'endroit de telles ou telles informations ou émissions relatives au champ religieux. Seule une petite minorité porte un grand intérêt à ces thèmes qui intéressent moyennement une moitié de la population tout au plus. *La violence exercée au nom de la religion* intéresse la moitié de la population. Le fait n'est peut-être pas si étonnant quand on considère la fascination exercée par la violence. Que la religion puisse générer de la violence constitue un facteur de scandale propre à attiser l'attention sur le phénomène. Les jeunes, plutôt non pratiquants et éloignés de l'Eglise, manifestent de l'intérêt pour les phénomènes paranormaux. Ils se recrutent souvent parmi l'ensemble formé des religieux non chrétiens, mais aussi par-

mi les chrétiens inclusifs qui incorporent dans leur « credo personnel » des affirmations venant de différentes traditions religieuses. Quant aux doctrines des grandes religions, elles séduisent plutôt des femmes de formation supérieure - il en va de même d'ailleurs à propos des nouvelles religions. Mais dans ce public, on retrouve aussi tous les groupes de croyants y compris les tièdes. Les positions des organisations religieuses dans le domaine éthique, les émissions touchant la spiritualité, les informations relatives à des personnalités religieuses ou aux activités des Eglises rassemblent un public d'insiders. On retrouve là : les pratiquants, les croyants exclusifs et les croyants inclusifs.

### Interprètes du religieux

Depuis le début des années 1990, les médias accordent une place croissante à la religion. Ce faisant, ils contribuent à crédibiliser le rôle socioculturel de cette dernière. En se référant au critère de laïcité impliquant la reconnaissance de la pluralité religieuse et de la neutralité axiologique de l'Etat, ils dessinent le contour et le relief du champ religieux, provoquant peut-être un effet de standardisation. Cependant, à force d'aborder le thème, ils concourent aussi à sa banalisation.<sup>11</sup>

L'observation des médias permet aussi de découvrir que, d'une part, en raison de leur mode de fonctionnement, ils valorisent *nolens volens* les leaders religieux et que, d'autre part, ils tendent à privilégier les événements.<sup>12</sup> De ce fait, ils créent la nécessité sociale de leaders et l'obligation pour les organisations religieuses de produire des événements. Ces dernières constatations montrent que le traitement et la régulation de l'objet obéissent à des critères séculiers et soulèvent la problématique des effets.

Par leur mode de présentation du religieux, les médias accentuent les stéréotypes

relatifs à ce qui est religieux, au personnage du leader (qu'il s'agisse d'un cardinal ou d'un gourou), à l'étrangeté du domaine par rapport à l'ordre rationnel. On ignore cependant tout ou presque de leur influence sur le plan cognitif et religieux, si ce n'est qu'ils constituent des agents de régulation du champ (il existe en effet peu d'études empiriques sur ce thème).

Les médias sont donc devenus des interprètes du religieux au même titre que les «virtuoses» du champ que sont les clercs et les divers spécialistes des sciences sociales et humaines des religions.<sup>13</sup> Qui plus est, ils jouent un rôle dans la restructuration de ce champ. Mais ont-ils une influence sur la religion elle-même ? Cette question reste sans réponse.

Enfin, il est pertinent de souligner que les médias ne touchent pas l'ensemble du champ religieux. De nombreux mouvements et manifestations lui échappent. L'observation conforte la légitimité de recherches qui portent sur la religion dont on ne parle pas ou peu, c'est-à-dire la religion commune. Mais si ces mouvements échappent aux médias, échapperont-ils à la tentation d'être médiatisés, ne serait-ce que pour avoir la sensation d'exister ?

R. J. C.

<sup>1</sup> **Stewart M. Hoover et Knut Lunny**, *Rethinking Media, Religion and Culture*, Sage Publications, Londres 1997.

<sup>2</sup> **James T. Richardson**, *Manufacturing Consent about Koresh*, in «Armageddon in Waco. Critical Perspectives on the Branch Davidian Conflict», Wright Stuart A., Chicago et Londres 1995, pp. 153-176.

<sup>3</sup> **Harold D. Lasswell**, *Propaganda Techniques in the World War*, Knopf, New York 1927, d'après **Armand et Michèle Mattelart**, *His-*

*toire des théories de la communication*, La Découverte, Paris 1995.

<sup>4</sup> **P. Lazarsfeld**, *The People's Choice*, Columbia University Press, New York 1944.

<sup>5</sup> **Richard Hoggart**, *La culture du pauvre*, Les Editions de Minuit, Paris 1970.

<sup>6</sup> **Roland J. Campiche**, *Le traitement du religieux par les médias*, in «Etudes théologiques et religieuses», Institut protestant de théologie (Facultés de théologie protestante de Montpellier et de Paris) en collaboration avec la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, Tome 72, pp. 267-279.

<sup>7</sup> L'analyse du cas est construite sur la base d'un dossier de presse fourni par l'Eglise en cause et une expertise d'Emile Poulat (sa lettre aux responsables de l'Eglise du 21 avril 1997 ainsi que des articles de sa plume). J'ai pleine conscience que le dossier de presse n'est pas exhaustif, mais il contient des éléments significatifs propres à illustrer le propos de cet article.

<sup>8</sup> **Gest Alain, Guyard Jacques**, *Les sectes en France. Rapport fait au nom de la Commission d'enquête (1) sur les sectes*, Les Documents d'information de l'Assemblée nationale (éd.), Commission d'enquête, Rapport n° 2468, Paris 1995.

<sup>9</sup> **M. Mc Combs et D. Shaw**, *The agenda - setting function of mass-media*, in «Public Opinion Quarterly», n° 36, 1972, pp. 176-187.

<sup>10</sup> Effectuée par le Bureau romand de l'Institut d'éthique sociale de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

<sup>11</sup> Terme que je préfère, pour éviter un débat épistémologique, à désacralisation. **Daniel Dayan et Elihu Katz** estiment que les événements médiatiques contribuent à effacer les frontières entre le sacré et le profane. *Media Events. The Live Broadcasting of History*, Harvard University Press, Londres 1992.

<sup>12</sup> Ce dernier point trouve une confirmation étayée dans **Dayan et Katz**, idem.

<sup>13</sup> **Roland J. Campiche**, *Entretiens avec Cyril Dépraz, Quand les sectes affolent. Ordre du Temple Solaire, médias et fin de millénaire*, Labor et Fides / Institut d'éthique sociale, Genève / Lausanne 1995.

# L'évolution du spirituel dans la presse

par Patricia BRIEL,\* Genève

*Le constat s'impose : depuis quelques années, le fait religieux n'est plus un sujet rébarbatif dans les médias occidentaux. Bien au contraire. La régularité avec laquelle reviennent dans les quotidiens, les magazines et les revues, à la télévision et à la radio les dossiers consacrés aux questions religieuses, au sens large, laisse à penser que celles-ci intéressent un public de plus en plus vaste et qu'elles sont devenues un thème «vendeur». L'apparition d'une page «religion» dans certains quotidiens est également un signe de cette évolution. Le temps où la presse s'attachait à évoquer le «déclin du religieux» (années 60) semble très lointain. Aujourd'hui, elle préfère parler de «retour du religieux», de «réveil spirituel», de «nouvelles spiritualités», voire de «triomphe des religions». <sup>1</sup> Ainsi, en l'espace d'une trentaine d'années, l'appréhension médiatique du fait religieux s'est profondément modifiée. Elle a suivi pour l'essentiel les métamorphoses qui ont caractérisé le champ religieux, mais elle a aussi répondu à des impératifs commerciaux.*

Une compréhension de l'évolution de la thématique religieuse dans la presse laïque occidentale est indissociable d'une analyse des transformations qui ont bouleversé la religion. Les changements qui ont affecté le métier de journaliste et la façon d'aborder l'actualité ont également joué un rôle dans cette évolution. Durant ces trente dernières années, les médias ont progressivement pris conscience que le phénomène religieux débordait largement le christianisme et ses principales confessions, ainsi que les autres monothéismes. Ils ont donc mis l'accent sur l'implantation des religions asiatiques en Occident, la montée des nouvelles religiosités et le phénomène sectaire, tout en décrivant également la quête de sens et les aspirations spirituelles de l'homme moderne. Ils n'ont pas pour autant négligé l'information de type institutionnel sur la vie des Eglises traditionnelles, mais ils ont privilégié le côté spectaculaire des événements.

Il faut remonter au début des années 60 pour voir s'esquisser les prémices d'un nouveau rapport au fait religieux. Cette époque est portée par l'idéologie du progrès triomphant et de la science toute-puissante, dont la presse est volontiers l'avocate. La société peut difficilement tolérer «l'obscurantisme» des institutions religieuses, surtout celui de l'Eglise catholique, de loin la plus visible par sa structure centralisée et fortement hiérarchisée. La religion est alors perçue comme incompatible avec la modernité.

Les enquêtes sociologiques lancées dans les années 50 et 60 en France par Gabriel Le Bras (1891-1970), et en Europe par d'autres chercheurs accréditent la perte d'influence du catholicisme dans la société et constatent, avec la pratique culturelle

\*Journaliste au *Temps*, spécialisée dans les questions religieuses.

comme principal indicateur d'adhésion à l'institution, la désaffection des fidèles et l'effondrement de la civilisation paroissiale. Dans les *Golden Sixties*, qui marquent l'apogée de la civilisation technique et rationaliste, la sécularisation devient donc synonyme de recul de la religion, reléguée au rang d'antiquité tout juste bonne à meubler les conversations des bigots.

### Pluralité religieuse

Il faudra attendre les années 70 pour constater que modernité et religion ne s'excluent pas. Les médias découvrent à ce moment, en même temps que les sociologues des religions, l'existence d'une nébuleuse de croyances et prennent acte du fait que croyance et appartenance sont destinées à poursuivre des carrières séparées. A cette époque, il apparaît que la religion peut parfaitement cohabiter avec la modernité sans que l'une ne menace l'autre. Comme l'explique la sociologue Danièle Hervieu-Léger, «la *sécularisation* des sociétés modernes ne se résume donc pas dans le processus d'éviction sociale et culturelle de la religion avec lequel on la confond couramment»,<sup>2</sup> mais elle se trouve désormais associée à un processus de réaménagement des croyances.

La sécheresse d'un monde gouverné par la raison scientifique, les premières crises pétrolières, la fin des grandes utopies politiques, la naissance d'une contre-culture opposée aux valeurs matérialistes ont progressivement préparé le terrain pour le retour en force de la religion sur la scène publique. Les années 70 assistent ainsi à la montée des religiosités parallèles, des sectes et de l'ésotérisme. Le *New Age* étend ses ramifications. Des religions inconnues font leurs premiers pas en Occident.

Dans le champ infini des possibilités qui s'ouvrent à lui, et dans un contexte de dérégulation institutionnelle du religieux,

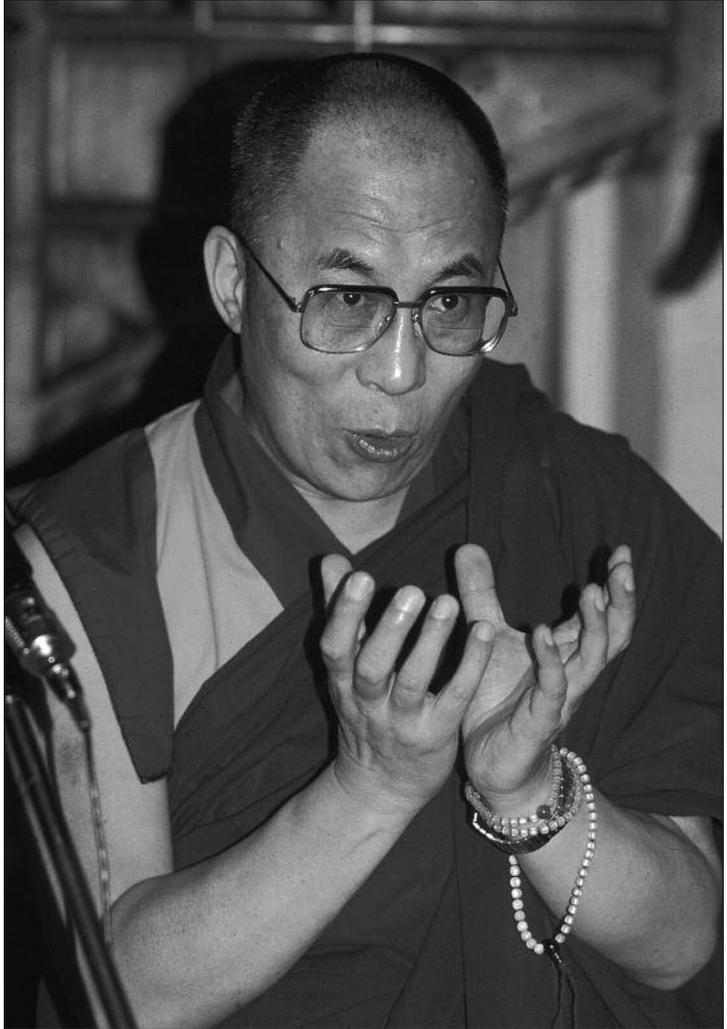
l'homme occidental commence à bricoler sa propre religion. Tandis que les identités religieuses se pulvérisent, les religions asiatiques s'installent durablement en Europe. Ainsi, en vingt-cinq ans, le bouddhisme est devenu la quatrième religion de la France. Dans les années 80, alors que l'individualisation des croyances se développe, surgissent les radicalismes religieux, comme les intégrismes islamique et judaïque, qui ont aussi contribué à donner une place importante au fait religieux dans les médias. Ce radicalisme se poursuit dans les années 90 : plusieurs conflits présentent une dimension religieuse, à tel point qu'on a parfois pu parler de «guerres de religions».

La mondialisation aidant, le pluralisme religieux est donc devenu un fait impossible à ignorer dans les années 90 et une clé de compréhension du monde moderne. L'information s'adapte à cette nouvelle situation. Les dossiers consacrés à l'islam, au bouddhisme, à l'hindouisme, au judaïsme, au christianisme et autres religions commencent à proliférer. A titre d'exemple, le magazine *Télérama* publie en novembre 1996 un hors série sur le sujet «Dieu dans tous ses états», qui se propose de faire un petit tour du monde des religions et de leurs pratiques. Le bouddhisme apparaît comme le principal bénéficiaire de l'intérêt que les médias portent aux grandes religions. En France, cinq millions de personnes se disent «proches» du bouddhisme. La figure du Dalaï-Lama, chaleureuse et charismatique, contribue au succès de cette religion, qui rejoint les aspirations de l'homme contemporain à plusieurs titres : absence d'un Dieu personnel et de dogmes, pragmatisme, accent mis sur le perfectionnement de l'individu, techniques de méditation.

De façon plus caractéristique apparaissent dans les années 90 les thèmes de la quête du sens et de la spiritualité. Le magazine *Télérama* sort un nouveau hors série en 1998, qui se penche cette fois sur

la question : «Le XXI<sup>e</sup> siècle sera-t-il religieux ? Les dix tendances du spirituel pour l'an 2000». Les dix «trends» spirituels mis en valeur sont symptomatiques de l'évolution de l'appréhension du phénomène religieux par les médias : «La culture du moi», «Institutions en crise», «L'émotion avant tout», «Dieu au féminin», «La passion des racines», «Le salut par la beauté», «Croyances parallèles», «Savants mystiques», «Le sens du mystère», «Le dialogue des religions». Il n'est pas innocent qu'un dossier consacré aux tendances spirituelles pour l'an 2000 débute par «La culture du moi». Car la religion relève désormais d'une expérience subjective et émotive, voire esthétique. A cet égard, elle s'expérimente comme le lieu où l'être humain peut dépasser ses limites, grâce notamment à la mystique, et comme une pratique ou un art de vivre qui mène à la sagesse.

Dans un monde sans utopies et sans repères, l'homme cherche une règle de vie et la trouve, entre autres, dans la «nébuleuse mystique-esotérique» dont parle la sociologue des religions Françoise Champion. Il semble avoir abandonné la quête de Dieu au profit de la recherche active d'une transformation intérieure qui, au moyen de méthodes précises, comme le yoga ou la méditation, lui donnera accès sinon à l'expérience du divin, du moins à l'épanouissement personnel, souvent confondu avec l'épanouissement spirituel. Parfois sa quête le pousse à entrer dans une secte. Les



*Le Dalai-Lama, figure charismatique.*

croyances parallèles et les dérives sectaires font donc aussi les délices des médias dans les années 90.

Tandis que le contenu des spiritualités orientales est régulièrement exposé dans les magazines, la substance de la foi chrétienne est occultée. C'est l'image même de Dieu, si l'on peut dire, qui change dans les médias. Lorsqu'ils parlent de Dieu, ils évoquent un divin vague et diffus, rarement le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament. En août 1996, l'hebdomadaire fran-

çais *Le Nouvel Observateur* a consacré sa une et le dossier d'ouverture au thème : «Les nouveaux visages de Dieu. Les Eglises implorent, les religions prolifèrent...» Ce titre illustre parfaitement les nouveaux contours du traitement médiatique du fait religieux. Tandis qu'on décrit volontiers l'engouement pour les religions orientales, qui ont un goût de neuf du point de vue d'un journaliste occidental, on préfère se concentrer, lorsqu'il s'agit des Eglises chrétiennes, sur les graves problèmes qu'elles rencontrent. Quand les médias réalisent des dossiers sur l'une ou l'autre Eglise, c'est la plupart du temps pour analyser ses difficultés internes, son discours moral, ses relations avec les pouvoirs en place, les scandales financiers ou sexuels qui la touchent.

### Catholicisme, sous les feux

Dans ce contexte, l'Eglise catholique se trouve plus souvent au centre de l'attention médiatique que les Eglises protestantes, qui entretiennent généralement un rapport moins conflictuel avec la modernité. De plus, la structure éclatée et non hiérarchique du protestantisme joue en sa défaveur dans un monde médiatique qui privilégie le côté spectaculaire de l'actualité. L'Eglise catholique continue donc à susciter de l'intérêt, mais il est souvent exprimé de manière négative. Selon l'historien français René Rémond, «toutes proportions gardées, il y a aujourd'hui une culture du mépris à l'encontre du catholicisme. C'est particulièrement manifeste dans les médias. (...) Contre le catholicisme toutes les insultes sont permises. (...) On ne passe rien à la religion catholique. Pour des raisons qui touchent principalement à la morale. Pour beaucoup, catholicisme rime avec ordre moral.»<sup>3</sup>

Cela dit, il serait exagéré de peindre le diable sur l'écran ou le papier journal. S'il

est vrai que les médias manifestent volontiers un certain anticléricalisme, surtout lorsque les Eglises cherchent à s'immiscer dans la vie privée des hommes, ils accordent cependant une large place aux représentants les plus charismatiques de la religion chrétienne. Les voyages de Jean Paul II sont largement relatés, tout comme des manifestations ponctuelles mais spectaculaires, telles que les Journées mondiales de la jeunesse. Le Jubilé de l'Eglise catholique et ses temps forts, par exemple la demande de pardon du pape pour les fautes commises par les membres de l'Eglise au cours de l'histoire, son voyage en Israël, la Déclaration *Dominus Jesus*, ont fait l'objet de très nombreux articles et commentaires.

Par ailleurs, les journalistes ont commencé à poser un regard nouveau sur le christianisme durant les toutes dernières années du XX<sup>e</sup> siècle. Dans les années 90, le religieux est réinvesti par les médias comme lieu de mémoire. Ainsi, les sujets de nature historique ou archéologique concernant le christianisme trouvent de nombreux lecteurs. Des articles explorent les racines judéo-chrétiennes de la civilisation occidentale. Certaines figures fondatrices, comme Abraham, Moïse et Jésus, font la une des magazines.<sup>4</sup> La série d'émissions *Corpus Christi*, centrée sur le Jésus historique et diffusée pour la première fois par *Arte* en 1997, a été vue par plusieurs millions de téléspectateurs. A l'orée de l'an 2000, des quotidiens, des émissions de radio et de télévision ont revisité les principales étapes de l'histoire du christianisme. Certaines des expressions de cette religion font également l'objet de dossiers. Des pratiques chrétiennes qui regagnent du terrain, comme la prière individuelle, sont abordées comme de véritables phénomènes de société.<sup>5</sup> Les grands moments de l'année liturgique, comme Pâques, sont l'occasion d'explorer à nouveau les rites chrétiens et leur sens. Il est

amusant de constater que dans l'ère post-chrétienne qui est la nôtre, pour utiliser l'expression d'Emile Poulat, le christianisme, fragilisé et méconnu, redevient un objet de curiosité médiatique.

### Information divertissante

Cette analyse de l'évolution de la thématique religieuse dans les médias serait incomplète si l'on ne s'arrêtait pas un moment sur les changements importants ayant marqué la profession journalistique, qui expliquent en partie le regain d'intérêt pour les faits religieux. Selon une étude américaine réalisée par le *Project for excellence in journalism*, une organisation civique de recherche sur les médias qui a analysé plus de 6 000 articles de presse, de magazines et émissions télévisuelles de 1977 à 1997, le journalisme civique, qui s'occupe de relater fidèlement les événements politiques et les affaires du monde, a considérablement diminué au profit d'une information divertissante, *infotainment* en anglais (contraction de *information* et *entertainment*).<sup>6</sup>

Selon cette étude, les priorités des médias ont clairement changé : l'information institutionnelle, froide et détachée, a laissé la place à une information émotionnelle, qui privilégie les scandales, les catastrophes, les faits divers, les sujets de proximité et d'intérêt humain comme les récits de vie, les témoignages bouleversants, les angoisses existentielles, etc. Une telle analyse s'applique au traitement des questions religieuses. La religion relevant désormais de l'expérience émotionnelle et individuelle, il n'est pas étonnant que les articles et les émissions sur les phénomènes religieux se multiplient.

En 1977, les sujets concernant la santé, les catastrophes, la religion et l'économie pratique représentaient 28,6 % du total des informations dans les médias américains.

En 1997, cette proportion atteint 40 %. Mais le choix de privilégier l'information divertissante au détriment de l'analyse du travail des institutions n'est pas arbitraire : il correspond au souhait du lectorat et aux intérêts commerciaux des entreprises de presse. Les médias ont ainsi de plus en plus souvent recours à des panels de lecteurs afin de pouvoir déterminer leurs attentes et d'y répondre.

Cette attitude peut déplaire, mais elle présente des côtés positifs. L'exploration médiatique des différentes formes de l'individualisation du croire a contribué notamment à élargir l'intérêt pour le fait religieux et à valider son existence et son importance dans la société. La modification des priorités journalistiques et des façons de traiter les sujets a aussi permis une redécouverte du christianisme sous différents angles. D'une telle évolution, le christianisme ne sort donc pas perdant, bien au contraire.

P. B.

<sup>1</sup> «Recul des confessions, triomphe des religions», in *Esprit*, «Le temps des religions sans Dieu», juin 1997.

<sup>2</sup> **Danièle Hervieu-Léger**, *Le pèlerin et le converti*, Flammarion, Paris 1999, p. 36.

<sup>3</sup> **René Rémond**, *Le christianisme en accusation*, Desclée de Brouwer, Paris 2000, p. 24.

<sup>4</sup> Quelques exemples. En décembre 1996, feu *L'événement du jeudi* consacrait sa une à «Jésus mis en examen par la science». En 1998, Jésus a été élu «homme de l'année» par l'hebdomadaire français *L'Express*, n° 2477. En décembre 1998, Jésus faisait l'objet d'un hors série du *Nouvel Observateur*. En mars 2000, l'hebdomadaire américain *Newsweek* titrait en une : «Visions of Jesus. How Jews, Muslims and Buddhists view him».

<sup>5</sup> En juin 1996, l'hebdomadaire américain *Time* a consacré un dossier fourni aux liens entre la foi, la prière et la santé.

<sup>6</sup> «Journalisme. La Crise», in *Le Temps stratégique*, n° 86, Mars / Avril 1999, pp. 66-75.

# La responsabilité du journaliste catholique

par Paul VALADIER s.j.,\* Paris

*Que la responsabilité du journaliste soit rude, nul n'en doute. La question devient encore plus vive et plus insistante si l'on fait profession d'inscrire son métier dans la fidélité au message du Christ, non point que la responsabilité du journaliste chrétien soit sans commune mesure avec celle de tout autre journaliste, mais parce que son souci de fidélité à l'esprit de l'Évangile doit le conduire à redoubler de vigilance devant les dérives possibles. Pour en prendre la mesure, sans doute faut-il commencer par mesurer les défis, afin d'entrevoir ensuite quelques lignes de conduite.*

Le défi majeur tient paradoxalement à la multiplication des sources d'informations qui déversent sur le public un flot permanent et sans cesse renouvelé d'informations. Nous ne souffrons pas d'un manque d'information, mais d'un trop-plein... On doit certes se réjouir de cette manne abondante : ne permet-elle pas une plus grande liberté du citoyen ainsi confronté à différentes sources ? n'oblige-t-elle pas le journaliste à une prudence accrue vis-à-vis de lui-même, de ses préjugés, de son éventuelle négligence à vérifier ses sources ? ne contribue-t-elle pas, enfin et surtout, au débat démocratique puisqu'elle donne diversité à l'échange de vues ?

Cet heureux état de fait n'est pas sans inconvénients. Trop d'information tue l'information. D'abord les lecteurs peuvent avoir l'impression d'une indescriptible cacophonie devant une avalanche de données entre lesquelles on ne sait plus où est l'important et l'anecdotique. Le spectaculaire et le scandaleux ne l'emportent-ils pas sur l'analyse des évolutions longues, de grande portée pour la vie commune ?

Ensuite, la multiplication des informations rend impossible toute vérification pour le lecteur ; loin qu'elle soit une garantie de «vérité», elle peut aboutir à la confusion ou au doute : n'est-on pas en train d'abuser de sa confiance ? qui croire, surtout quand on sait que l'image est loin d'être fiable et que les trafics sont possibles, voire monnaie courante ? Enfin, par méfiance, chacun sera tenté de s'en tenir à ses propres vues, et donc se verra confirmé dans ses préjugés. Le trop d'informations replie chacun sur soi. La démocratie n'en sort pas forcément raffermie.

La multiplicité des informations a partie liée à la mondialisation. On ne peut que se réjouir à première vue de l'ouverture ainsi permise : le monde est devenu, plus que jamais, un grand village où rien de ce qui est humain ou inhumain ne nous touche et ne nous soit accessible. Aucune misère, famine ou catastrophe naturelle qui ne

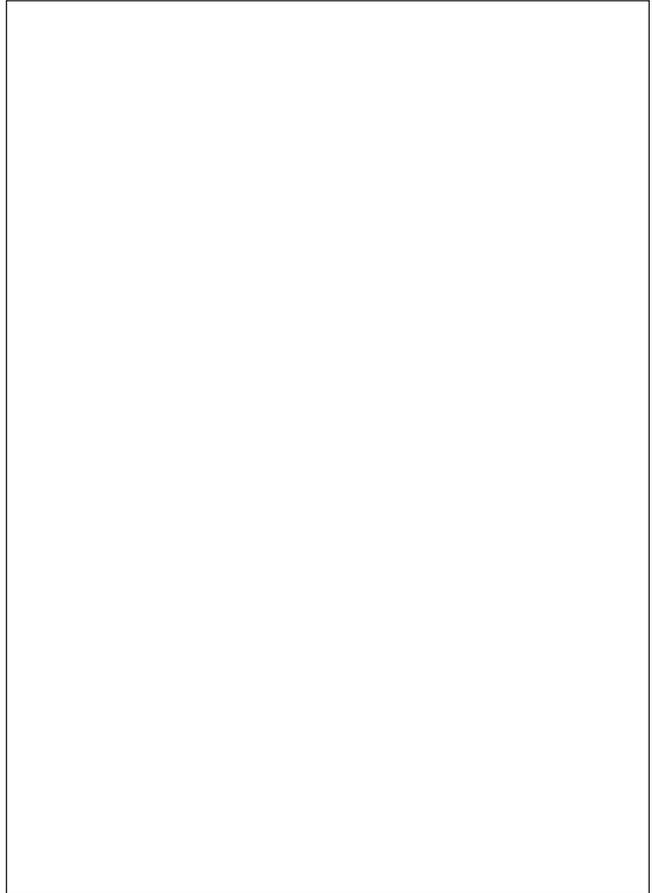
\* L'auteur est professeur d'anthropologie et d'éthique au Centre Sèvres (Centre d'études et de recherches de la Compagnie de Jésus).

nous atteigne, aucun conflit ou guerre qui en principe ne nous soient connus, aucun coup d'Etat ou aucune campagne électorale qui ne soient répercutés sur l'agora mondiale.

Mais ici encore, il y a un revers. La mondialisation peut signifier tout autre chose que l'ouverture si l'information en vient à dépendre de quelques agences internationales aux intérêts économiques et aux préoccupations politiques trop solidaires des grandes puissances, ou de chaînes de télévision (genre CNN) dont un quasi-monopole canalise les informations dans un certain sens. Au lieu d'ouverture, nous risquons de glisser vers la pensée unique, ou vers de nouvelles formes de domination occidentale auxquelles les pays émergents sont sensibles, eux qui ne peuvent ni se payer des systèmes médiatiques riches et bien équipés, ni s'appuyer sur des pléiades de journalistes.

Paradoxalement, là encore la mondialisation de l'information conduit à araser les diversités locales ou les drames particuliers.

On ne connaît finalement que les événements qui ont lieu là où les médias sont présents, et tout le reste demeure plongé dans l'inconnu parce qu'aucun témoin ne peut attester de la réalité des faits (ainsi au Tibet, en Afghanistan, en Tchétchénie, au Rwanda). Ou encore de quel poids pèsent les malheurs du Mozambique ou de Madagascar submergés par les inondations, par rapport à des événements montés en épingle ? Quel long silence complice a entouré le sort du Timor oriental jusqu'aux massacres récents ! La mondialisation de l'information risque donc de conduire à l'uniformisation au profit d'un prêt-à-penser unique ou d'un silence suspect sur ce que les médias internationaux estiment des problèmes mineurs.



*Timor oriental, un problème vraiment mineur ?*

Autre conséquence : il faut frapper de plus en plus fort pour sortir de l'apathie ou de la somnolence une opinion de plus en plus écrasée sous l'information. D'où le risque de valoriser le sensationnel, le sanguinaire ou le scandaleux pour donner du sel à une information trop consensuelle.

### **Le règne du relativisme**

On pourrait conjuguer ces deux défis, surabondance et uniformisation de l'information, avec un troisième, moins visible parce que plus impalpable, celui du nihilisme. Spectre que Nietzsche voyait planer sur l'Europe. A ses yeux, le nihilisme est la

conséquence directe de la perte de confiance dans la valeur des valeurs ; il a partie liée au scepticisme et au «à quoi bon ?», donc au «tout se vaut» ou au «rien ne vaut plus qu'autre chose». Or les deux défis énoncés plus haut induisent le relativisme : la multiplication des informations détruit leur hiérarchisation et, du coup, nul ne sait ce qui importe vraiment (la mort de la princesse Diana devient aussi essentielle que la pandémie du sida en Afrique !) mais, de son côté, l'emprise de la pensée unique éradique les diversités humaines et les banalise à son tour. Qui croire dans ce contexte ? Ne serait-on pas porté à conclure que nous sommes tous plus ou moins manipulés ? Où est la vérité, et même, y en a-t-il une qui résiste à la manipulation ?

Ce nihilisme envahissant constitue un défi redoutable, parce qu'il peut atteindre le journaliste lui-même ; celui-ci ne serait-il pas tenté de s'avouer vaincu et de se considérer comme un rouage impuissant dans la grande machine journalistique ? Dès lors «à quoi bon ?» en effet, à quoi bon exercer son métier avec compétence et vigilance, si le goût du sensationnel l'emporte et si la superficialité commandée par des pouvoirs clandestins ou obscurs devient la loi du métier ? A l'évidence, ce nihilisme «professionnel» ne peut qu'entretenir le nihilisme latent chez tous et contribuer au règne du relativisme dans lequel les volontés se dissolvent et finissent par choisir le n'importe quoi.

Ce diagnostic peut paraître exagérément sombre. Or il importe de prendre conscience des enjeux, non point pour noircir le tableau, mais pour tenter de faire face. C'est un fait que les médias risquent de devenir un pouvoir sans contrôle, échappant aussi bien aux citoyens qu'aux professionnels eux-mêmes, donc de se transformer en un pouvoir manipulateur, sans que la manipulation provienne d'un dessein arrêté de domination : la manipulation pour la manipulation.

Il ne revient pas au journaliste catholique de relever entièrement, par lui-même, tous ces défis : il serait totalement téméraire de prétendre lui donner une telle charge, d'ailleurs accablante et irréalisable. Cependant, sa responsabilité s'inscrit dans ce contexte et peut appeler quelques rapides réflexions.

### Respecter le lecteur

Il y a d'abord une condition à toute responsabilité vraie : si la compétence professionnelle doit aller de soi (car sans elle comment parler de responsabilité), elle ne peut se substituer au souci d'une véritable culture humaine et chrétienne. Sans cette culture, le danger de rétrécissement et de limitation du regard sera permanent, entraînant même des erreurs techniques et donc professionnelles. Comment, en effet, parler sérieusement d'un pays sur lequel on enquête, si l'on n'a pas les bases culturelles qui donnent plus qu'une idée rapide de son histoire, de ses traditions religieuses, culturelles, philosophiques, de ses composantes géopolitiques et démographiques, de sa vie politique concrète ?

Le souci d'une culture générale, vaste et solide n'est pas un souci secondaire, il est au contraire essentiel à l'exercice d'un métier où il s'agit d'opérer souvent un difficile travail de transmission transculturelle entre groupes, classes sociales ou civilisations ignorantes les unes des autres. Une culture solide et renouvelée permet de situer les informations, de ne pas survaloriser le seul transitoire, ou de rapporter celui-là à des évolutions profondes qui permettront au lecteur de voir clair, ou de ne pas être (trop) dupe du superficiel. Elle pose donc une condition essentielle pour ne pas se laisser emporter par le relativisme.

Un journaliste cultivé sera porté à respecter ses lecteurs, à les considérer comme des gens eux-mêmes cultivés ou désireux de

l'être. Rien de pire que de considérer ceux dont on se dit responsable comme des gens manipulables. Un journaliste responsable devra tenir pour exigeants, désireux de connaître vraiment, curieux au meilleur sens du terme, ceux auxquels il s'adresse. Ne faut-il pas dire qu'il a un rôle d'éducateur, en prenant le terme non dans un sens paternaliste, mais dans une acception socratique ? Il s'agit d'aider le lecteur à émerger des impressions multiformes, pour aboutir à un jugement informé et fondé.

Comment y parvenir, si l'on n'est pas soi-même inspiré par le plus profond respect pour ceux auxquels on s'adresse ? Il faut se convaincre sans cesse qu'ils ne sont pas seulement des consommateurs ou des clients, encore moins des objets manipulables, mais des esprits cultivés ou susceptibles de l'être, plutôt que des êtres dont on flatte les passions, les intérêts, les préjugés. En prenant au sérieux une telle exigence, ne se met-on pas sur la voie de surmonter nihilisme et relativisme qui noient l'individu dans le « tout se vaut » et le « rien n'importe vraiment » ?

Le respect du lecteur passe par un sens exact des limites de son propre rôle social. Le risque est grand qu'à cause même de l'importance des médias, le journaliste endosse des rôles qui ne sont pas les siens ; on le voit se transformer en justicier, se substituer bien souvent aux procédures judiciaires, procéder à des « révélations » qu'il estime nécessaires à la vie publique, sous prétexte de transparence et en s'enroband dans le devoir de l'investigation. Que le métier implique enquête, donc révélation de vérités cachées ou tues par les pouvoirs en place, certes. Mais transformer cette exigence partielle en finalité spécifique et quasiment exclusive du métier aboutit à une métamorphose grave de l'informateur en inquisiteur moral qui se flatte d'ébranler les puissants de ce monde ou de ruiner les carrières les plus prestigieuses. D'informatrice, la presse devient conspiratrice et dénoncia-

trice, une puissance capable de faire et de défaire les fortunes, les carrières, les réputations. Est-ce son rôle ?

On touche là à un exercice exorbitant de la responsabilité qui transforme le journaliste en militant puritain ou trotskiste, chargé de la purification morale de la société. Cela relève-t-il de sa responsabilité ? Un sens juste de la responsabilité ne consiste-il pas aussi à connaître les limites de sa compétence et à ne pas les outrepasser ?

### Souci « catholique »

S'il est vrai qu'un des dangers actuels de la mondialisation consiste en un écrasement des perspectives et en une uniformisation niveleuse, une responsabilité droitement exercée doit être « catholique ». Il faut entendre le terme dans son acception d'universalité, d'ouverture à la diversité humaine, selon un sens inspiré par l'Esprit de Pentecôte selon lequel l'humanité est riche de la pluralité de ses langues et de ses cultures. Le souci des particularités contre le nivellement, donc le sens du concret, de l'unique en ce qu'il a de spécifique, doit requérir toute l'attention du journaliste chrétien. Il est de sa responsabilité de rendre témoignage à la diversité humaine et à la spécificité des souffrances et des espérances des hommes.

Rendre témoignage du visage le plus humble, le plus blessé, le plus meurtri, du visage qui a perdu toute trace d'humain, c'est aussi manifester sa fidélité au Dieu invisible dont nous avons reconnu le visage dans le visage sanglant et bafoué du Crucifié. Sans dolorisme ni sentimentalisme, un journaliste chrétien ne peut oublier que sa responsabilité consiste aussi à mettre au jour ce que l'humanité tend à cacher, ses propres plaies, ses blessures, les tortures ou les abaissements qu'elle inflige à ses membres les plus faibles ou les plus démunis, mais de traiter aussi de tout ce

qui se fait de beau et de grand au quotidien. Tout le métier de journaliste ne s'identifie évidemment pas à ce témoignage à rendre aux faibles, mais serait-il exercé en fidélité évangélique s'il n'honorait pas ce souci «catholique», souci de tous, mais aussi du plus marginal ?

La responsabilité ne va pas sans respect, lequel implique une double dimension, apparemment contradictoire. Il oblige à se tenir toujours alerté à l'égard d'un interdit fondateur de la relation humaine selon lequel tout ne doit pas être dit ni montré ; il oblige en même temps à honorer toutes les dimensions des choses traitées. Le respect implique d'abord la prise en compte proprement éthique et spirituelle d'un interdit qui semble à l'opposé d'un métier qui vise à tout montrer et à tout publier : cet interdit rappelle que tout n'est pas possible.

Interdit qui pose des limites au désir de tout étaler, de tout montrer, de tout exhiber : interdit de l'exhibitionnisme par conséquent, mais aussi interdit qui en positif est respect des autres, de leurs légitimes secrets et de leur intimité. Un journaliste responsable saura taire certains secrets auxquels il a eu accès ; il ne montrera pas des images scandaleuses ou nauséabondes, ou nuisibles à des personnes qui ont droit au présupposé de leur innocence tant que rien n'est certainement avéré contre elles (et même alors...) ; mais il le fera parce qu'il sera inspiré par l'humain et sa fragilité, donc par le respect positif d'autrui.

D'un autre côté, un tel respect exige qu'on traite les événements dans toutes leurs dimensions, en se souvenant, par exemple, que l'homme ne vit pas seulement de pain. Autrement dit, qu'il y a toujours aussi une portée spirituelle aux réalités dont on parle. Il ne s'agit pas de réduire toute réalité au spirituel, mais plutôt de faire saillir les enjeux totaux de l'événement. En une époque où il est facile de caricaturer les religions, le journaliste sera particulièrement attentif à lutter contre ces

*a priori* qui empêchent de voir la réalité des choses. Il lui revient donc, sans devenir à son tour un partisan ou un spécialiste du religieux comme tel, de porter une attention vive aux aspects humains et spirituels présents, mais souvent cachés, en toute situation. Il devra donc faire preuve de discernement et de vigilance, qualités éminemment évangéliques, pour détecter ce qui échappera à tant d'autres peu sensibles à la dimension spirituelle des choses.

Y a-t-il contradiction entre l'interdit de tout montrer ou de tout dire et l'exigence d'honorer l'événement dans toutes ses dimensions ? Il peut se faire, et après tout quel responsable ne connaît pas des cas de conscience difficiles et douloureux qui obligent à trancher au nom de ses convictions les plus intimes ? En réalité, c'est le sens averti de l'interdit qui nourrit et entretient un sens juste de ce qui est à dire et à montrer, c'est lui qui ouvre le regard aux enjeux authentiques des drames humains que rencontre le journaliste. Au fond, un sens vrai de la responsabilité va de pair avec un sens authentique de la liberté. Un journaliste libre ne se laissera pas manipuler, il saura prendre ses responsabilités et aller éventuellement à contre-courant. La foi chrétienne peut contribuer à former des personnes sans peur devant les puissances de ce monde (argent, réputation mondaine, honneurs, influence...).

Que cependant nous ne soyons jamais vraiment libres, ni donc vraiment et toujours responsables, que nous connaissions la peur et la lâcheté au moins à certains moments, il faut en convenir. Aussi la responsabilité qui consiste à rendre compte de ses actes n'est jamais facile à assumer. Elle exige une vigilance de tous les instants, une vie dans la foi, l'espérance et la charité. Elle exige aussi l'entraide fraternelle et la critique mutuelle que chacun devrait trouver dans l'Eglise.

P. V.

# Ethique et société de l'information

par Albert LONGCHAMP

*Traquer la vérité, défendre sa liberté, revendiquer le sens de sa responsabilité sociale : l'éthique du journaliste pourrait se résumer en trois phrases. C'est peu, mais l'essentiel de l'édifice repose sur ces bases. Or la déontologie est bien malmenée par les nouvelles lois de l'information : l'argent et la rapidité. A quoi s'ajoute l'insécurité des flux de données livrées sur Internet.*

Jusqu'en 1999, la Déclaration des devoirs et des droits des journalistes, document fondamental de l'éthique des journalistes suisses, tenait sur une page recto verso de format A4. Cette formule succincte n'était pas très différente des documents approuvés par la plupart des professionnels de la presse dans les pays occidentaux. Le 21 décembre 1999, le tout nouveau Conseil suisse de la presse se donnait pour première tâche d'édicter une Déclaration plus étoffée, mieux adaptée à la complexité des réalités actuelles de la communication et de l'information. Le 18 février 2000, la même instance adoptait une série de directives susceptibles d'étoffer le code déontologique de base des journalistes suisses.

Reste que l'ensemble de ces dispositions ne modifie en rien le socle sur lequel repose l'éthique des médias : la mission du journaliste, lit-on dans la Déclaration, est de «rechercher la vérité, en raison du droit du public de la connaître et quelles qu'en puissent être les conséquences pour lui-même». De ce devoir essentiel découle la nécessité de «défendre la liberté de l'information et les droits qu'elle implique», ainsi que «la liberté du commentaire et de la critique, l'indépendance et la dignité de la profession».

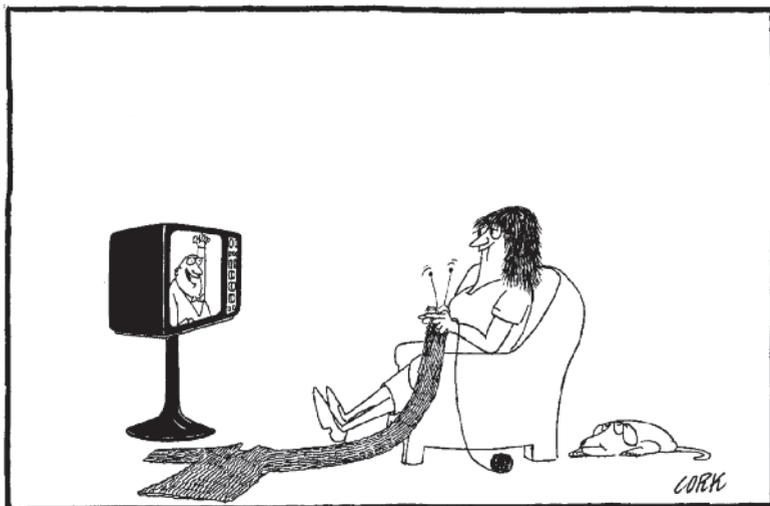
C'est ici que les choses se corsent. Entre les faits, le commentaire et la critique, la frontière n'est pas toujours aisée à tracer. L'indépendance de la profession est sérieusement écornée tant par le système économique que par les réseaux politiques, dans une histoire en constante mutation. La dignité de la profession est régulièrement violée. La définition même du métier de journaliste est remise en question.

Qui était «journaliste» - par conséquent soumis à la déontologie professionnelle - parmi les concepteurs et réalisateurs de *Loft Story*, sulfureuse émission de la chaîne M6 qui a défrayé la chronique durant tout le printemps de cette année 2001 ? Personne ? Mais il y avait bien, dans l'enjeu de l'émission, une information, une «vérité», une communication avec le public, un «droit de savoir», donc une tâche journalistique par excellence. Du commentaire et de la critique, il en coula à flots. Quant à la dignité de la profession, autant dire qu'elle a été traitée comme de la crotte. Tous les ingrédients d'un débat éthique étaient posés. Ils ont été purement et simplement écartés. Gains du marché obligent. La loi, c'est l'argent. L'éthique, c'est du luxe.

Voilà où nous en sommes. Nul ne sait encore où nous allons. Nous constatons simplement, de manière récurrente, la dérive de l'appareil médiatique. *Loft Story*, estime un correspondant du journal *Le Monde*, est une «machine totalitaire soft». Elle ne tue pas, mais hypnotise. Elle est l'exemple, estime ce lecteur, «d'un dispositif capable de produire un assujettissement partiel de tous par celui, total, de quelques-uns». Et de conclure : «Si cette émission fascine les jeunes, c'est parce qu'ils y voient obscurément le monde dont rêvent les adultes pour eux, un monde finalement désirable, où l'on serait débarrassé du trouble de penser, où il n'y aurait plus qu'à éprouver, ressentir, s'exhiber, jouir d'être soi sans avoir à se construire et à bâtir ensemble un monde vivable.»<sup>1</sup>

### Des accros de l'émotion

Désormais, l'information repose moins sur la crédibilité du professionnel que sur sa capacité à capter l'opinion, à créer non point une conviction dans son public, mais de la fascination ; il ne s'agit pas de faciliter la réflexion, mais de susciter de l'émotion. Le destinataire des médias, surtout le téléspectateur, est le sujet d'un dispositif subtil visant à le rendre non pas intéressé par l'information, mais accro d'une chaîne, d'un présentateur, d'un mode de présentation et de l'espace-temps créé par le producteur de l'information. CNN est passée maître (ou maîtresse !) en la matière en



inventant et en pratiquant à haute dose l'information continue, appelée aussi *information de flux*, dont il ne faut pas minimiser l'impact.

Dans une grille traditionnelle, l'information occupe une place très privilégiée, par exemple le fameux *prime time* de 19h30 ou 20h. Cette place prestigieuse est aussi limitée. A 20h50, on passe du dernier attentat en Israël à un film de Louis de Funès. Sans autre transition que la plage publicitaire. Le flux est une fabrication de l'information à l'intérieur même de l'événement.

Alors que le journalisme est bâti sur la prise de distance et la mise en perspective, la chaîne d'Atlanta propose de supprimer la distance, de transporter toute sa technologie sur place, là où se déroulent un fait et ses conséquences. L'émission sera présentée en direct. «Au moment où je vous parle...», annoncera, sur un ton triomphant, le reporter ou le narrateur de service sur le plateau. La vérité est devenue une valeur secondaire, c'est la rapidité qui prime.

Du coup, la logique veut que le téléspectateur attende la suite. S'il s'agit d'une guerre (CNN s'est illustrée dans celle du Golfe), la chaîne enchaîne littéralement l'attention du téléspectateur. Le détourne-

ment d'un avion va donner lieu, *en temps réel*, à tous les rebondissements qu'un tel événement peut produire. On montrera aussi, sans retenue, un enfant qui meurt dans les bras de son père lors d'un affrontement entre l'armée israélienne et la population palestinienne. Au milieu de ce contexte mouvant, à l'issue incertaine, la télévision (ou la radio) enregistre à telle heure la déclaration d'un gradé israélien qui dénie toute responsabilité dans cette action ; quelques minutes plus tard, une accusation formelle de l'Autorité palestinienne met en cause l'Etat israélien ; déclaration suivie aussitôt par un sec démenti de Tel-Aviv... La guerre des communiqués accompagne désormais la guerre des canons.

Vous croyez être bien informés, vous n'êtes qu'en état de dépendance à l'égard d'un événement sur lequel ni vous ni le présentateur n'avez de prise. Vous êtes le jouet de l'instant. Aux antipodes de la prudence voulue par la déontologie professionnelle. Du coup, le plus minable des événements peut devenir une affaire d'Etat. Voir les frasques de Bill Clinton, lorsqu'il était président des Etats-Unis en exercice, avec l'une des petites secrétaires de la Maison-Blanche. L'homme le plus puissant du monde faillit y perdre son fauteuil.

## Quelle liberté ?

L'information «dérégularisée», déconnectée de son environnement éthique, devient une scène de théâtre, comique ou morbide, tour à tour tragique ou d'une banale vulgarité. La valeur des faits s'affaiblit lorsque le sens des valeurs, que devrait défendre le journaliste, s'affaiblit, ou lorsque sa liberté est ouvertement méprisée, voire réprimée.

Au demeurant, revendiquer la liberté, pour le journaliste du XXI<sup>e</sup> siècle, n'est pas

une formule creuse. Sur ce chapitre, les avancées évidentes côtoient les échecs patents. Côté progrès, en Afrique du Sud, par exemple, la fin de l'apartheid et des élections démocratiques ont abouti en 1994 à l'abolition de tous les vestiges de la censure. En Indonésie et au Nigeria, les gouvernements civils élus en 1999 ont rendu la démocratie et la liberté de la presse à leurs pays, provoquant ainsi, constate Timothy Balding, directeur général de l'Association mondiale des journaux, un foisonnement de nouvelles publications. En Algérie, où les journalistes ont payé un très lourd tribut au terrorisme, la presse ne se prive pas d'attaquer de front le président Bouteflika.

Mais en l'an 2000, 52 journalistes ont été assassinés dans 26 pays, plus de 70 restent emprisonnés au motif d'avoir publié des «reportages anti-gouvernementaux». Les actes de censure et de saisie de journaux ne se comptent plus. De la Tunisie à l'Irak, via la Syrie et la Libye, ou l'Arabie Saoudite, «un journalisme libre est une chose rare, presque inexistante», constate T. Balding. Dans les cinq républiques d'Asie Centrale, en Ukraine, en Biélorussie ou en Azerbaïdjan, la presse doit lutter pour survivre. En Amérique latine, les journalistes ont intérêt à ne pas se montrer trop curieux. L'investigation qui s'intéresse de près aux activités mafieuses se termine dans le sang : plus de 200 journalistes y ont été tués depuis 1990, dont une centaine dans trois pays : la Colombie, le Guatemala et le Mexique. Informer est un acte de courage, et parfois d'héroïsme. Le public en est rarement... informé !

Et les paparazzi ? me dira-t-on. Qu'en est-il de ces photographes sans foi ni loi, prêts à tous les coups pour rapporter le scoop à leur rédaction, au mépris très souvent de la vie privée de leurs «victimes». Le journalisme, comme les autres professions, a ses brebis galeuses. Elles déshonorent la profession, d'où son recours fréquent,

aujourd'hui, au devoir de respecter et de faire respecter la dignité du métier. Mais il n'est pas d'autre remède en réalité qu'un changement d'attitude du public. Or les publications basées sur la rumeur - la dernière liaison de telle actrice avec tel beau prince - ou se nourrissant des ixièmes péripéties amoureuses des Grimaldi de Monaco n'ont pas de soucis à se faire pour leur avenir : le « conte de fée » est avec le crime et le sexe la matière première du rêve. La presse du rêve accompagnera les mentalités encore très longtemps.

### Un poids lourd, le web

L'éthique porte sa réflexion dans une autre direction que le redressement de la « presse de caniveau » ou de la « télé-poubelle ». Le défi s'appelle Internet. Les journalistes ne sont pas les seuls porteurs de l'information et faiseurs d'opinion, mais jamais, ils n'ont connu de concurrent aussi massif, populaire et déterminé que le *web*. La société de l'information, avec Internet, est entrée dans un nouvel âge, une circulation illimitée de l'information, échappant en grande partie au contrôle étatique et à la discipline d'une déontologie. Nous ne sommes qu'au tout début d'un phénomène destiné à une expansion d'une ampleur encore largement insoupçonnée.

Dans cette évolution, l'injustice fait son œuvre. Une poignée d'individus et de sociétés imposent leurs lois à des milliards d'individus. Le fossé entre « inforiches » et « infopauvres » se creuse. » Si l'économie de l'information est déjà une réalité, à travers un marché notamment, la société de l'information reste encore un projet », relève Laurent Fabius en introduction à *Ethique et société de l'information*, l'un des premiers ouvrages consacrés à cette question, paru à la fin de l'an 2000.<sup>2</sup> Le cyberspace se montre générateur « autant de virtualités émancipatrices que de virtualités asservis-

santes », relève pour sa part Edgar Morin.<sup>3</sup> D'où l'urgence d'une régulation éthique de la toile. Qui la prendra en charge ?

Le journalisme et l'ensemble des professions liées aux médias se contentent de proposer quelques mesures préventives, dont le souci de vérification et le devoir de rectification en cas d'erreur, tirées de la déontologie traditionnelle, mais ils n'ont aucun moyen d'imposer un système de contrôle. A l'ivresse de la vitesse, dangereuse pour la crédibilité de l'information, s'ajoute donc l'insécurité des flux de données livrées sur Internet. Et la rapidité des technologies provoque la caducité presque instantanée des informations. Denrée hautement périssable, la nouvelle traitée par les médias ne donne plus le sens d'un événement, elle peine à faire contrepois aux nouveaux médiateurs d'Internet.

La fabrication de l'information privilégie l'immédiat, l'instantané, la consommation de l'événement. C'est pourquoi la compréhension entre les gens et les cultures, entre les peuples et les continents ne donne pas à ce jour de signes de vraie croissance. Serait-ce qu'André Gide, sceptique et cynique, avait raison lorsqu'il écrivait dans une page de son *Journal (1926-1950)* : « Appelons journalisme ce qui demain sera moins intéressant qu'aujourd'hui » ?

A. L.

<sup>1</sup> Jean-Jacques Delfour, *Le Monde*, 19.5.2001, p.16. Dans la même édition et en même page, voir l'opinion de M. Azouz Begag, chercheur au CNRS : « Pour aliéner la masse, il est nécessaire d'annihiler la différence et de faire descendre le niveau d'identification le plus bas possible jusqu'au *basic instinct*. C'est gagné. »

<sup>2</sup> *La Documentation Française*, Paris, 194 p.

<sup>3</sup> *Le XXI<sup>e</sup> siècle a commencé à Seattle*, in *Le Monde*, 7 décembre 1999.

# L'intimité en spectacle

## Entretien avec Georges Abraham

par Valérie BORY, journaliste, Lausanne

*La télépoubelle, comme on l'a appelée, fait le plein d'audience partout où elle passe. Certains se bouchent le nez, d'autres applaudissent. L'intime fait recette, espionné par l'œil indiscret de dizaines de caméras, surmédiatisé comme un événement de force majeure. Événement payant, qui rapporte gros aux chaînes privées qui s'y lancent. Nous avons demandé à Georges Abraham, docteur en psychiatrie, de s'exprimer sur l'intimité, à travers le phénomène Big Brother et les nouveaux moyens de communication qui brisent la barrière privé/public.<sup>1</sup> Comme Blaise Pascal, G. Abraham pense que tout le malheur de l'homme (moderne) est de ne pas savoir rester seul. Et par intimité, il entend plutôt intériorité.*

**B**ig Brother. Le nom de ce concept voyeuriste, retransmis sur Internet et à la télévision, inventé par une maison de production hollandaise, fait référence au livre de Georges Orwell, 1984, allégorie d'une société totalitaire, dans laquelle on n'échappe pas au système, qui voit tout, sait tout, nommé Big Brother. Depuis, les pays nordiques, l'Italie, l'Espagne, la Suisse alémanique, et récemment la France, s'y sont mis. Mais l'audimat a pris la place de la fable totalitaire.

Dès lors qu'elle s'est mise à déboutonner Monsieur Tout le monde pour livrer ses petits fonctionnements secrets, avec des émissions de type psy show, la télévision est devenue Big Brother. Il était logique qu'elle aboutisse dans sa chambre à coucher. L'intimité fait recette, que ce soit dans les séries télévisées où les personnages «psychologisent» sur leurs faits et gestes ou mettent à nu leurs relations sexuelles (les femmes de la série *Sex in the city*).

Les émissions de type Big Brother ont recréé en laboratoire les conditions de la vie communautaire. Ou comment faire grimper l'audience en vendant au téléspectateur de la vie en direct. Et à deux vitesses, grâce au multimédia. Sur la chaîne généraliste, le trop cru, le trop salé ou la petite cuisine ne passent pas. Par contre sur Internet, via son ordinateur ou sur la chaîne par satellite, on a droit à des images plus osées. Comme au peep show, c'est payant, évidemment.

### Une certaine manipulation

Les jeunes candidats se sont bousculés pour se retrouver dans la position des cobayes. Pour *Loft Story*, de la chaîne privée M6, on avait choisi parmi 38 000 dossiers, 11 garçons et filles majeurs, payés pour se retrouver enfermés dans un «espace-appartement» (un loft), avec jar-

din et piscine extérieure, truffés d'œils et d'oreilles : 21 caméras télécommandées à l'intérieur, dont quelques-unes filmant de nuit, 5 derrière les glaces sans tain. On connaît la règle : élimination progressive des candidats au vote des téléspectateurs par ligne téléphonique payante (bénéfice de M6 : environ 2 millions de francs suisses à chaque élimination). Les vainqueurs - forcément un couple, formé pendant le jeu, qu'on a donc poussés au lit, voyeurisme oblige - gagnant une maison.

Sur la spontanéité des prestations des participants, on a beaucoup glosé dans les médias. Leur job : vaquer au plus courant, faire des jeux, se maquiller, chanter (faux), faire la popote, la fête, s'autocongratuler, parfois coucher (visible uniquement sur Internet) et causer des uns et des autres. Le choix des premiers participants, lui, a été soigneusement organisé : panachage de jeunes gens *libérés*, d'un milieu social modeste à moyen, de l'étudiant à la dan-

seuse de boîte, en passant par le jeune Français d'origine maghrébine.

Ces jeunes ont-ils été « manipulés » par de cyniques producteurs ? Ceux-ci n'ont pas hésité à leur faire signer des contrats léonins. Par exemple, cession inconditionnelle, irrévocable et totale de leurs droits d'image. A leur imposer des règles du jeu humiliantes (on a pu assister en direct à leurs crises de nerfs) et déstabilisantes (être solidaires à l'intérieur d'une communauté et ensuite dégommer les copains au « confessionnal »).

Mais plutôt que de manipulation, il faudrait parler d'adéquation à un modèle. Ces jeunes gens ne font-ils pas ce qu'on leur montre tous les jours dans les médias ? Etre prêt à se distinguer à tout prix pour un peu d'ascension sociale. Comme les stars du ballon rond ou celles du show biz, souvent parties de rien.

Ces jeunes gens sont les produits d'un système, dont ils ont bien compris les rouages et dont ils essaient de tirer parti. Que leur faut-il aujourd'hui pour réussir dans une jungle individualiste et sans état d'âme ? Du culot, pas d'inhibitions et une dose de narcissisme. Quand toute la société l'est, on serait hypocrite de les désigner. Ou alors, comme boucs émissaires. Qu'avaient-ils à vendre, eux ? Rien que leur intimité, comme l'ouvrier vend encore sa force de travail. Ainsi, ces cobayes ont ri et pleuré sous nos yeux.

Vraie émotion ou réaction nerveuse due à la tension à laquelle ils étaient soumis ? Guy Debord, qui avait pressenti il y a bien longtemps ce que deviendrait une société dont la logique marchande a tout érigé en spectacle,<sup>2</sup> nous donne une clef : « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. »

La télévision achète l'intime et le revend aux téléspectateurs et aux publicitaires. Elle fait commerce de la marchandise humaine. Le résultat a été immédiat pour M6 : son audience est montée en flèche, la minute de

### Changements d'adresse

Chers abonnés,

Nous vous serions reconnaissants de nous communiquer le plus vite possible vos éventuels changements d'adresse avec la carte que votre Poste vous remet gratuitement. La Poste nous facture 1 fr. 50 tout envoi adressé à votre ancien domicile.

**Merci de votre collaboration  
et de votre fidélité !**

rue Jacques-Dalphin 18, 1227 Carouge,  
☎ 022/ 827 46 76  
administration@choisir.ch.

publicité a passé de 50 000 à 80 000 francs et l'action cotée en bourse a pris l'ascenseur. L'argent est l'unique moteur de toute l'opération.

Une logique économique est à l'œuvre, qui se poursuivra ensuite par la rentabilisation d'un événement (créé de toutes pièces) ou d'un nom, d'une marque, d'une mélodie, par tous les canaux possibles du show biz et des médias. Le jeune Français d'origine maghrébine éliminé en cours de route est acclamé par la foule qui l'attend dehors et on lui propose déjà deux rôles dans un téléfilm.

### Aporie de la critique

On ne sait plus sur quel pied faire porter la réflexion critique. Sur les valeurs ? Mais il n'y a qu'à éteindre sa TV ! Sur la critique du libéralisme, qui a permis l'avènement des chaînes privées fondées sur le profit ? Dénoncer l'exploitation de l'homme par l'homme, comme l'a fait le chroniqueur de *Culture matin*, serait-il si outrancier ?

En France, les réactions ont occasionné un beau tollé. On a cité Toqueville (les dangers de l'individualisme), on a parlé de «néant de l'individu qui se contente d'être» (Alain Finkielkraut). Certains ont dénoncé l'accoutumance de notre société à la vidéo surveillance et la délation. Un psychiatre a parlé de sadisme (exemple : douche collective ne fournissant de l'eau chaude qu'une heure par jour ; fausses caméras dans les toilettes pour éviter qu'on ne s'y éternise en se croyant à l'abri). On a fustigé le contrôle totalitaire, aliénant la liberté de l'individu. Et même des nus à la douche, qui n'avaient rien de choquant, ont été montrés du doigt, alors que la pornographie est banalisée partout.

Les émissions Big Brother sont emblématiques de l'évolution de nos sociétés parce qu'elles ne donnent à voir et à entendre que de l'intime. Rien d'étonnant.

Nous nous préoccupons aujourd'hui avant tout des expériences qui nous parlent du moi, comme le dit le sociologue Richard Sennett.<sup>3</sup> Nous sommes dans une société narcissique. «Qu'est-ce que je ressens ?» se demande en permanence l'homme moderne, selon Sennett, pour qui l'intimité est devenue une tyrannie. «Elle nous fait mesurer toute la réalité sociale à l'aune de la psychologie.» Et c'est à ses yeux une régression de notre société.

Pour lui, l'équilibre entre la vie privée et la vie publique, très codifié depuis Rome (la Res Publica) et jusqu'à la fin de l'Ancien régime, s'est peu à peu renversé. L'avènement de la personnalité en est résulté, tout comme la dissolution des liens sociaux ancestraux. Philosophiquement, la perte de l'idée d'une nature transcendante a été remplacée par «le fait que les hommes sont les créateurs de leurs propres caractères». La personne prime. «Au lieu de juger un artiste ou un homme politique», dit-il, «on veut être bouleversé par lui.»

L'intimité de onze personnes, cela fait une communauté, même artificielle. Et une communauté, même fabriquée, c'est quelque part une utopie. Les années 70 voyaient vivre des communautés qui voulaient changer la société, dans une relative frugalité matérielle. Le début du millénaire regarde vivre une communauté réunie pour les besoins du spectacle, donc de l'audimat, avec de coûteux superlatifs techniques. Mais sans ce regard, l'événement n'existerait pas. Il en est la condition.

«L'aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir.» (...)

Les cobayes, il leur suffit d'être là, sous les caméras. Les spectateurs, il leur suffit de regarder. Il n'y a rien d'autre. «Le spectacle (...) ne dit rien de plus que «ce qui

apparaît est bon, ce qui est bon apparaît». L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà, en fait,

obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence» (Guy Debord).

\* \* \* \* \*

### Georges Abraham

«Je ne voudrais pas prendre une position moraliste. Je parle comme psychiatre, psychanalyste et sexologue, et comme quelqu'un qui s'est habitué, par goût et par sa profession, à l'observation. Je prends souvent le train pour aller à Milan ou à Turin. Je pars armé de livres, d'articles, de revues, je me dis, je vais être tranquille, et voilà que les téléphones portables commencent une sorte de cacophonie ou de symphonie. Je suis donc dérangé, puis souvent intéressé. Je vois encore cette jeune femme qui, durant presque tout le trajet Genève-Milan, a parlé au téléphone. J'ai entendu toute sa vie par personnes interposées. J'aurais pu à la fin du parcours lui dire : «Madame, je trouve que vous avez une vie très intéressante.» Elle ne s'apercevait pas qu'elle livrait son intimité un peu à tout le monde. J'ai même entendu un homme d'affaires dévoiler son intimité économique-financière sur le même trajet, pour ensuite passer commande d'un bouquet de roses Baccarat pour Mme Untel.

»Le paradoxe est là. On dirait qu'il y a une sorte de course contre la montre pour communiquer le plus possible. Quelqu'un est seul dans un bar avec son portable à côté qui ne sonne pas ? On voudrait lui dire : est-ce que vous êtes si seul ? Si vous voulez, demain je peux vous appeler...»

### *Revenons à Big Brother...*

«Dans les années septante, il y a eu la révolution sexuelle et toutes les bizarreries du sexe étaient permises. Il restait quand

même deux barrières : l'inceste et la pédophilie. Dans l'offre d'intimité aux enchères qu'est ce type d'émission, on voit vivre des gens 24 h sur 24, on assiste parfois à de l'intimité érotique. Et là également, il y a des barrières : on ne les voit pas aux toilettes. C'est interdit... Avec la pornographie, on a banalisé l'intimité érotique. Que peut-on encore offrir d'étrange ? Même l'intimité de la mort va disparaître.

»Je glisse vers quelques tentatives d'explication. La première serait plutôt négative. On a peur de la solitude, alors ce sont les autres qui vous fournissent une identité postiche, en vous écoutant, en vous regardant. Pourquoi a-t-on si peur d'être seul ? Il faudrait «soigner» les gens contre cette peur.

»Une autre explication m'intrigue davantage. L'intimité est très difficile à gérer et peut-être est-ce notre faute à nous, psychiatres et gens de religion, de ne pas avoir aidé les gens à savourer l'intimité. On n'a pas essayé de jeter une lumière sur l'intimité qui soit joyeuse. Imaginez quelqu'un dire : «Je ne vois pas mes amis, je vais passer un week-end tout seul.» Comme l'intimité est difficile à gérer, on la fuit et en même temps on la recherche. Il y en a qui s'exhibent un peu comme des gladiateurs dans les cirques, et il y a ceux qui regardent. Regarder l'intimité des autres pour ne pas se pencher sur sa propre intimité. Les gens qui s'offrent là, sur cet écran de TV ou sur Internet, en somme ils nous disent : «Voyez, l'intimité, on la maîtrise...»

*Les protagonistes de ces émissions pourraient habiter votre immeuble.*

«Là on peut y voir des choses qui impliquent à la fois la règle et la transgression. Ces amateurs ne sont pas censés faire des live shows en public, c'est un peu comme si cela leur avait échappé, comme si c'était une chose spontanée qui allait à l'encontre de tout ce qui est programmé dans notre société, y compris l'érotisme. L'érotisme programmé est devenu obligatoire. Alors, ces gens qui acceptent de vivre ensemble plusieurs semaines sous l'œil des caméras, c'est un peu comme des spéléologues dans une grotte.

»On a pensé que l'isolement, le silence étaient des fautes dans notre société de communication. On a oublié que l'intimité est le noyau de l'individualité. Personne ne peut être intimement égal à un autre. Alors nous oscillons constamment entre le besoin de faire comme les autres et le besoin d'être différents.

»Je vois des parents qui s'inquiètent des rapports sexuels précoces de leurs enfants : «Ma fille le fait parce que les copines le font aussi.» Et en même temps, ils sont préoccupés parce que leurs enfants risqueraient de ne pas être comme les autres. Je leur dis que le danger pour leur fille, c'est de gâcher sa vie sexuelle future, parce qu'elle va avoir une expérience de toute façon insatisfaisante, car trop précoce.»

*On se débarrasse aussi de la pudeur qui, elle, protège ?*

«La pudeur a subi le sort de l'intimité. La pudeur, c'est une pellicule étendue sur l'intime. Peut-être se débarrasse-t-on de la pudeur parce qu'on se cache derrière elle. Et peut-être qu'on a peur de montrer que derrière elle, il n'y a rien. Par exemple, la virginité, c'est ne pas avoir eu certaines expériences. Dans ce cas, on a tout intérêt à la perdre...»

*Quelles réactions peut-on avoir face à cette perte de l'intime ?*

«On peut se tourner vers le passé, dire qu'on a été trop loin, jeter les ordinateurs et les télévisions au lac. On peut reprendre en main les codes éthiques et éliminer ce qui s'en écarte. Enfin, on peut essayer de comprendre le phénomène, l'encadrer, fouiller dedans, en sortir quelques aspects positifs. Cet engouement pour l'intimité et cette forme de communication forcenée et interrompue (pendant que quelqu'un dort, son Natel enregistre le message) pourrait participer d'une forme de solidarité humaine beaucoup plus efficace. Je pense à ce garçon israélien et cette jeune fille palestinienne qui dialoguent grâce à Internet et qui parlent d'amour...»

### Propos recueillis par Valérie Bory

<sup>1</sup> Entretien réalisé avant l'émission *Loft Story*.

<sup>2</sup> **Guy Debord**, *La société du spectacle*, Folio, Paris 1992 (réédition). Par *spectacle*, Debord entend «Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.»

<sup>2</sup> **Richard Sennett**, *Les tyrannies de l'intimité*, Seuil, Paris 1979.

### Fermeture d'été

Les bureaux de l'administration  
et de la rédaction de *choisir*  
ainsi que le CEDOFOR  
seront fermés  
**à partir du vendredi 29 juin, à 17h.**

**Réouverture**  
de la rédaction et de l'administration  
**le jeudi 2 août, à 8h30,**  
du CEDOFOR,  
**le mercredi 15 août, à 9h.**

## Réfugiés : un outil efficace La Convention de Genève

par Lena BARRETT,\* Bruxelles

*«Je n'ai pas oublié que, comme toi,  
j'ai aussi grandi en terre étrangère  
et j'ai dû faire face à de nombreux périls.  
Voilà pourquoi, si quelqu'un me demande l'hospitalité,  
comme tu le fais maintenant, je ne saurais la lui refuser.  
Tu seras ici à l'avenir en sûreté, comme je le suis.»  
Œdipe à Colone (Sophocle)*

Nous célébrons cette année le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'existence de la Convention de Genève relative au statut des réfugiés. Quelle époque n'a-t-elle pas traversée ! La Convention a vu le jour en 1951, à la suite des conséquences désastreuses de la Deuxième Guerre mondiale. L'exode, durant ce conflit, de 30 millions de personnes était alors encore inscrit dans toutes les mémoires.

À l'origine, la Convention ne s'appliquait qu'aux réfugiés d'avant 1951 et les Etats signataires avaient le droit de limiter cette protection aux seuls Européens. Cependant, il devint très vite évident que le problème des réfugiés était en train de s'installer et de dépasser les frontières de l'Europe. En 1967, un Protocole fut ajouté, déclarant que toute personne obligée de fuir son pays pour des raisons définies par la Convention de Genève était considérée comme «réfugiée» et avait donc le droit de bénéficier de la protection d'un autre Etat.

En plus de la définition du terme «réfugié», la Convention de 1951 stipule les droits des réfugiés, dont le plus important est contenu dans l'article 33.1 : «Aucun des Etats contractants n'expulsera ou ne refou-

lera, de quelque manière que ce soit, un réfugié sur les frontières des territoires où sa vie ou sa liberté serait menacée en raison de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques.» La Convention assure aussi aux réfugiés d'autres droits semblables à ceux des citoyens : la non-discrimination, la liberté de religion, le recours aux tribunaux, le droit au travail, au logement, à l'assistance sociale et la liberté de mouvement dans le pays. Comme il y a rupture entre le réfugié et son Etat et qu'il ne peut plus revendiquer ses droits dans son pays, la Convention crée une relation de suppléance entre le réfugié et l'Etat qui le reçoit.

### Critiques infondées

La Convention de 1951 est la pierre angulaire de la protection du réfugié. Cependant, au cours des dernières années, elle a été la cible de critiques croissantes.

\* Lena Barrett est avocate et directrice de programme au Jesuit Refugee Service Europe.

Certains prétendent que son efficacité est dépassée et qu'elle n'est plus appropriée à notre monde actuel. Depuis que la Convention a été rédigée, nous avons connu la guerre froide, puis l'effondrement du bloc soviétique et l'émergence de nombreux conflits sanglants, en particulier en Afrique. Les guerres civiles sont aujourd'hui plus courantes que les luttes entre Etats. Or, selon certains critiques, la Convention de Genève a été construite autour du modèle d'un Etat puissant et oppresseur, ce qui souvent ne concorde pas, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, avec les raisons pour lesquelles des personnes demandent protection. Un grand nombre de requérants d'asile fuient une persécution qui n'est pas le fait d'un Etat mais d'autres groupes puissants, comme les Talibans en Afghanistan ou des clans dissidents en Somalie. En août 1998, l'Autriche, durant sa présidence de l'Union européenne, a insisté sur cet aspect désuet de la Convention de Genève.

Cette mise en accusation est-elle justifiée ? Dans le langage courant, nous entendons souvent dire que la Convention de 1951 s'applique aux réfugiés « politiques ». En fait, elle concerne toute personne qui craint, avec raison, d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité ou de son appartenance à un certain groupe social. Cette dernière catégorie a été formulée d'une manière très large, avec l'intention délibérée d'être aussi inclusive que possible. Si les auteurs de la Convention n'ont pas pensé aux personnes persécutées à cause de leur orientation sexuelle ou encore aux femmes et aux jeunes filles craignant une mutilation génitale, la définition du terme « réfugié » est restée, intentionnellement, suffisamment souple pour permettre aujourd'hui d'inclure ces groupes en toute légitimité.

La réponse est claire : la Convention, interprétée correctement, garantit également la protection à ceux qui sont persécutés par des groupes rebelles plutôt que

par des autorités gouvernementales. Elle déclare que le réfugié doit être incapable de bénéficier de la protection de son Etat, elle ne dit pas que le réfugié doit avoir été persécuté *par* cet Etat.<sup>1</sup> Si un bon nombre de pays européens admettent cette interprétation, la France et l'Allemagne par contre se montrent peu disposés à reconnaître la persécution par des acteurs non gouvernementaux comme motif valable pour le statut de réfugié. Cependant, au mois d'août 2000, le Tribunal constitutionnel fédéral de l'Allemagne reconnaissait que cette interprétation était trop restreinte.

## Largesses et manques

Quelles sont les normes en vigueur en cas de flux massif de population ? Tous les pays européens ont mis en place des systèmes d'attribution du statut de réfugié, basés sur un concept de détermination individuelle. Dans les pays en développement, au contraire, là où vit la grande majorité des réfugiés du monde, les procédures sont moins formelles. Si dix mille personnes franchissent une frontière afin d'échapper à un génocide, il n'est pas approprié - ni possible - d'examiner chaque demande d'asile individuellement. La Convention de Genève, pour sa part, passe sous silence la question des procédures d'identification des réfugiés.

Malgré ce fait, quelques Etats européens ont prétendu que la Convention était impraticable dans le cas de flux massifs : ceci est tout simplement faux. Aucun énoncé de ce texte ne peut empêcher un Etat qui le désire de renoncer aux examens individuels pour certaines catégories de demandeurs d'asile et d'accorder sa protection à tout le groupe, jusqu'à ce qu'il estime que le risque a pris fin - comme pour les Bosniaques au début des années 90 et pour les Kosovars en 1999. Ce que la Convention refuse, par contre, c'est qu'on renvoie



*Une convention plus que jamais d'actualité.*

de manière prématurée des personnes, alors que la situation sur place reste dangereuse. Dans le contexte d'une protection temporaire, c'est donc le système d'asile national normal qui est suspendu ; la Convention, elle, reste d'application.

Même si la Convention de Genève doit rester la pierre angulaire de notre régime d'asile, il y a des arguments solides pour lui ajouter d'autres formes de protection au bénéfice de personnes qui ne remplissent pas ses critères. La Convention de 1951 porte sur les personnes qui sont persécutées à cause de ce qu'elles sont ou de ce en quoi elles croient : mais il y a aussi des pays accablés par des conflits, où il est tout simplement périlleux pour tous de vivre.

L'Organisation pour l'unité africaine a élargi en 1969 sa définition du réfugié pour y inclure toute personne contrainte de fuir son pays d'origine «pour différentes

raisons : agression extérieure, occupation, domination étrangère ou événements troublant sérieusement l'ordre public dans une partie ou la totalité de son pays d'origine ou dans le pays de sa nationalité». Les Etats d'Amérique du Sud sont parvenus à un accord similaire, inscrit dans la Convention de Carthagène de 1984 ; ils se sont engagés à protéger ceux «dont la vie, la sécurité ou la liberté ont été menacées par une violence généralisée, une agression étrangère, des conflits internes, une violation massive des droits humains ou toutes autres circonstances ayant sérieusement troublé l'ordre public». L'Union européenne, à son tour, élabore à présent un plan d'harmonisation de la grande variété des statuts subsidiaires de protection offerts à travers toute l'Europe à ceux qu'un retour dans leur pays d'origine mettrait en danger. On s'accorde généralement sur le fait que ces mesures seront proposées pour compléter la Convention de 1951 et non pour la remplacer.

### Les exclus

Qu'en est-il des personnes qui sont forcées de quitter leur pays à cause de la misère noire et par manque d'avenir ? La Convention de Genève ne reconnaît pas une catégorie «réfugié économique». Certaines de ces personnes déposent néanmoins une demande d'asile. Dérangés par ces «tricheurs», les Etats ont répondu en traitant avec suspicion tous les requérants d'asile : toute demande d'asile est présumée frauduleuse à preuve du contraire. Conséquence, les demandeurs d'asile risquent la mise en détention ou une vie aussi inconfortable que possible du fait de pénibles conditions sociales. Pire encore, l'examen des demandes d'asile est traité dans un tel climat d'hostilité et de suspicion, que les cas des «vrais réfugiés» ne sont pas toujours reconnus.<sup>2</sup>

Des conditions sociales très dures et une procédure de détermination incrédule ne résolvent aucunement le problème des migrants économiques qui demandent l'asile. Elles augmentent purement et simplement les souffrances de ceux qui ont déjà subi la persécution et l'exil. Il n'existe pas de solutions faciles et rapides. Ne faudrait-il pas plutôt chercher une issue à ce problème dans le long terme, à travers la création de canaux légaux pour accueillir la main-d'œuvre étrangère et une aide plus étoffée aux pays en fortes difficultés économiques, de telle sorte que les gens trouvent chez eux des conditions viables d'existence ?

Il y a encore le cas des personnes déplacées à l'intérieur de leur pays. Pour être un «réfugié», il faut se trouver en dehors de son pays d'origine. Pourtant, parmi les foules qui ont été contraintes à fuir leurs foyers, plusieurs millions n'ont jamais franchi une frontière extérieure. Elles sont, dès lors, classées comme «personnes déplacées à l'intérieur» (PDI) plutôt que comme réfugiés. S'il est difficile de dénombrer les réfugiés, il est pratiquement impossible de dénombrer les PDI, mais les estimations indiquent qu'il y a bien davantage de gens qui fuient à l'intérieur de leur propres frontières que vers d'autres pays. En 1999, le Committee for Refugees des Etats-Unis a dressé une liste de 14 millions de réfugiés et de plus de 21 millions de PDI, précisant que le total exact de la dernière catégorie pourrait bien être plus élevé.

Malgré leur nombre et malgré le fait que les PDI peuvent rencontrer exactement les mêmes dangers et difficultés que les réfugiés, la Convention ne s'applique pas à eux, parce que son but est de compenser les droits perdus de certains citoyens. Or les PDI conservent ces droits, du moins théoriquement. Lorsque ces droits sont inapplicables, la solution consiste à trouver les moyens de les faire respecter et non à chercher ailleurs un autre ensemble de droits. C'est facile en théorie, mais terri-

blement difficile en pratique. Dans beaucoup de pays, ceci peut paraître comme une mauvaise plaisanterie.

## Un instrument vivant

La Convention de Genève, pourtant, ne peut pas être la réponse à tous les problèmes des droits humains du monde. Même si elle n'offre pas une solution complète aux détresses de tous ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont été forcés de fuir leurs foyers, elle reste l'outil le plus puissant dont nous disposons, un instrument vivant, aussi valable en 2001 qu'il y a cinquante ans. En rejetant l'attaque de l'Autriche contre la Convention, les Etats membres de l'Union européenne ont voulu affirmer leur attachement à l'interprétation «totale et inclusive» de ce texte.

Dans un monde où les instruments internationaux concernant les droits de l'homme sont, à tout prendre, impuissants à empêcher les atrocités, la Convention de 1951 offre tout au moins une réponse efficace pour ceux qui réussissent à s'échapper : ils ont le droit de se retrouver en sécurité quelque part et d'y rester tant que le danger n'est pas écarté. Cela vaut la peine d'être célébré.

**L. B.**

traduction : Sr Rose-Anne Roussel  
et Eddy Jadot s.j.

<sup>1</sup> L'Office fédéral suisse des réfugiés a déclaré, fin mai, vouloir enfin accorder le statut de réfugié non seulement aux personnes persécutées par un Etat (comme c'est le cas aujourd'hui), mais aussi à celles qui le sont par des groupes terroristes ou dissidents (ndlr).

<sup>2</sup> Voir l'article de **Lena Barrett**, *Asile en Europe : la route précaire vers la sécurité*, in *choisir* n° 498, juin 2001, pp. 18-21 (ndlr).

## Votre avis nous intéresse !

Il y a quelques mois, à la suite de divers événements (interventions de la curie romaine, mises en examen de théologiens, scandales impliquant des ecclésiastiques, Gay Pride, prises de position d'évêques et de synodes, nouvelles orientations pastorales et éthiques, etc.), la rédaction de *choisir* s'est posée la question suivante :

- L'Eglise sait-elle bien communiquer ?***

Cette interrogation en a entraîné deux autres :

- Quelle est aujourd'hui le rôle de la presse écrite dans cette communication ?***
- Quelle place prend l'information religieuse dans la grande presse d'information ?***

Les articles publiés dans ce numéro 500, dus à la plume de personnes particulièrement qualifiées, veulent nourrir cette réflexion. Nous serions heureux d'élargir ce débat en vous invitant, dans la rubrique «Libres propos», à nous donner votre point de vue. Différentes questions peuvent se poser :

- En plus de «choisir», où puisez vous l'information religieuse que vous lisez ? Dans la presse quotidienne, hebdomadaire, mensuelle, autre ?***
- D'une manière plus générale, l'information religieuse en Suisse romande vous donne-t-elle satisfaction ?***
- Quelles sont vos attentes non-satisfaites ?***

Nous serions heureux d'instaurer ce dialogue avec vous et de le partager avec l'ensemble de nos lecteurs. Alors, n'hésitez pas...!

**La Rédaction**

**Ecrivez à :**

*Choisir*, rédaction, 18, rue Jacques-Dalphin, CH-1227 Carouge  
Fax 022 / 827 46 70 e-mail : [redaction@choisir.ch](mailto:redaction@choisir.ch)

## Sous le soleil de Mithra

### Une interview de Gérard Régnier

par Geneviève NEVEJAN, Paris

**G**érard Régnier, vous êtes directeur du musée Picasso et commissaire de l'exposition «Picasso : Sous le soleil de Mithra», organisée à l'initiative de la Fondation Gianadda.<sup>1</sup> Pourriez-vous nous en relater la genèse ?

«Quand Léonard Gianadda m'a proposé de consacrer une exposition à Picasso, je n'ai pas souhaité une exposition rétrospective. J'ai pensé que Mithra était un thème idéal puisqu'un mithraeum, temple consacré à cette divinité, se trouve à Martigny. Les soldats romains d'origine asiatique, les mercenaires consacraient un culte à ce dieu taurin, ce taureau blanc qu'on égorgeait. Le sacrifice sanglant du taureau était destiné à participer aux forces attribuées au dieu et au taureau, son attribut. Le culte de Mithra s'était largement répandu à la fin de la République, au point qu'on a prétendu qu'il avait failli triompher du christianisme. Ce fut une des deux grandes religions du salut.

»Il y avait un rapport évident avec Picasso, puisque l'artiste a été fasciné par cette figure du taureau dès sa plus tendre enfance, quand on l'emmenait voir des corridas, cela jusqu'à la fin de sa vie, avec certaines périodes où cette iconographie est dominante sous la forme du Minotaure. *Sous le soleil de Mithra* montre, par ailleurs, la permanence du culte du taureau dans la culture méditerranéenne, depuis la préhistoire, en passant par Cnossos et la Crète, chez les Grecs, les Romains et les Celtes, jusqu'à Picasso à travers cette quasi obsession du thème.»

*«Sous le soleil de Mithra» a en effet la particularité d'associer à Picasso des œuvres antiques pour la plupart.*

«Il y a près de 220 œuvres, dont 50 pièces crétoises, phéniciennes gréco-romaines, celtiques, ibériques, et enfin 60 peintures, sculptures, gravures et céramiques de Picasso, de ses premiers dessins aux années cinquante.»

*De quelle manière Picasso participe-t-il de cette culture antique ?*

«Il était imprégné de cette culture ibérique et hispanique. En outre, il était très proche de Christian Zervos, qui était Grec et qui avait lancé cette fameuse revue des *Cahiers d'art* où étaient publiés beaucoup d'articles consacrés à l'art grec. Enfin, Picasso a réalisé la couverture du premier numéro de *Minotaure*, autre revue célèbre dirigée là encore par un Grec, André Tériade.»

*Bien que le thème des tauromachies escorte toute l'œuvre de Picasso, il est surtout présent autour de 1930.*

«Précisément pour cette raison, l'exposition est assez rétrospective. Elle présente notamment des dessins exécutés par Picasso à l'âge de 14 ans. Mais c'est effectivement en 1933 que paraît la revue du *Minotaure* et à partir de ce moment la figure du taureau devient prédominante. Cette divinité tutélaire et destructrice du taureau, sorte de démon cannibale, apparaît aussi paradoxalement comme une divinité protectrice, en particulier dans ses

rapports amoureux avec Marie-Thérèse Walter. Il est évident que les amours qu'il noue avec des jeunes femmes comme Marie-Thérèse Walter, puis plus tard Dora Maar, induisent l'idée du Minotaure.

»Enfin, sur un plan qui n'est plus strictement biographique, le thème accompagne la montée des régimes totalitaires qui vont aboutir à la guerre d'Espagne et à la Seconde Guerre mondiale. Dans ce contexte, le taureau ou le Minotaure apparaissent d'autant plus comme des figures ambiguës, destructrices ou, à l'inverse, s'opposant à la destruction aveugle. Le taureau est à la fois bête offensive dans l'arène et vulnérable.»

*On a vu parfois dans l'image du Minotaure, celle de l'artiste lui-même. On a même prêté à la femme qui accompagne le Minotaure, les traits de Dora Maar qu'il venait de rencontrer. Peut-on voir dans cette figure un double de l'artiste, une sorte d'autoportrait sans la ressemblance, comme dans la série du peintre et de son modèle ?*

«Il s'agit perpétuellement d'autoportraits. La représentation d'un accouplement d'une femme et d'un dieu animal, d'un monstre, est très présente chez Picasso, ainsi que dans toutes les religions. Jupiter ne s'accouple jamais sous sa forme divine. Il se métamorphose en animal pour séduire. Picasso ne fait que reprendre une pratique et une imagerie ancestrales.»

*En 1930, Georges Bataille dans «Soleil pourri», publié dans la revue «Document» (n° 3), établira, pour la première fois, le parallèle entre Picasso et Mithra, dont le culte est découvert et analysé par cette nouvelle science que constitue, à cette date, l'anthropologie. Que pensez-vous de ce parallèle ?*

«A ce moment précis, les anthropologues et les ethnologues entreprennent effectivement des recherches sur les religions an-

ciennes. Georges Bataille sera un des médiateurs de cette diffusion. On se propose de voir dans Mithra, un peu faussement, une figure directrice de la violence de l'époque et Picasso est un de ceux avec Bataille qui représente le mieux cette violence.»

*Dans les années trente, aux approches de la guerre, Picasso développe la série des Minotauromachies, où le dieu est confronté à la figure d'une jeune fille («Le Minotaure aveugle», 1934, Aquarelle ; «La Minotauromachie», 1935, eau-forte MOMA). La série se clôt tragiquement, puisque le héros atteint de cécité est guidé par une jeune fille tenant une bougie qui préfigure la femme qui éclaire «Guernica». Y a-t-il un symbole moral à cette légende ?*

«Cette figure est ambiguë, parfois salvatrice, parfois destructrice comme toutes les figures sacrées. Il devient aveugle et la jeune fille, dont il doit se repaître, se métamorphose en guide. C'est un dieu déchu qui périt. Ce n'est pas une morale. On voit cela dans toutes les religions et en particulier dans le mithriacisme, où le sacrifice d'un taureau blanc permet aux hommes de continuer de vivre. Cela sera repris par le christianisme de manière moins violente.

»La fascination de Picasso pour le Minotaure démontre que l'artiste a parfaitement compris, non pas intellectuellement, mais de façon sensible, le sens des grandes religions sacrificielles qui fleurissent autour du bassin méditerranéen avant le christianisme, étant lui-même Espagnol, catholique et à ce titre sachant le sens d'un homme sur la croix.»

*La série des Minotauromachies aboutit à l'eau-forte homonyme de 1935 (MOMA) et à «Guernica». Il est vain de vouloir donner de cette dernière œuvre une interprétation précise, cependant, comment la percevez-vous ?*

«Pour moi, c'est une évidence, *Guernica* est une nativité sous les bombes, une «nati-



Picasso : «Crucifixion».

«vité à l'envers» où l'enfant est mort. C'est une nativité où l'enfant Jésus meurt avant d'avoir vécu. Il est dans les bras de sa mère sur la gauche, le personnage allongé sur la gauche est saint Joseph qui est mort. L'architecture en ruine renvoie à une crèche. L'éclair est celui d'une bombe. C'est la fin de l'espoir. *Guernica* est exemplaire de cette religiosité qui anime toute l'œuvre de Picasso.

» Il a peint du reste une *Crucifixion*, œuvre majeure qui sera présentée à l'occasion de cette exposition, et où figure d'ailleurs un taureau.»

*Quelle est selon vous l'apport de cette exposition quant à la compréhension de Picasso ?*

«Picasso, peintre de la rupture et de l'avant-garde, y apparaît comme le peintre classique dont les œuvres, d'un point de vue formel et stylistique, ne se distinguent pas des œuvres exécutées 2000 ans avant lui. Il y a un héritage très ancien, ce qui est surprenant de la part de ce champion de la modernité. Et puis, d'autre part, on assiste à la permanence de thèmes religieux, de Mithra jusqu'à la crucifixion, ce qui n'est pas étonnant de la part d'un Espagnol.»

G. N.

<sup>1</sup> *Picasso : Sous le soleil de Mithra*, du 29 juin au 4 novembre 2001, à la Fondation Pierre Gianadda, à Martigny, et du 27 novembre 2001 au 4 mars 2002, au Musée Picasso à Paris.

## Georges Simenon : la peur d'être

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Un romancier est une éponge. Peu le furent autant que Georges Simenon. C'est pourquoi son commissaire lui ressemble. Il est poreux comme lui. Aussi se promène-t-il dans ses enquêtes comme un romancier, c'est-à-dire qu'il se laisse envahir par des odeurs, des saveurs, des atmosphères. Comme un chien, un chasseur, un homme à femmes, il renifle. Ce que fut exactement Simenon : chien, chasseur, homme à femmes, et de surcroît romancier russe de langue française, comme nous le rappelle opportunément Pol Vandromme dans la petite étude, si passionnante, qu'il a consacré au créateur de Maigret.<sup>1</sup>

Comme Balzac, Simenon est l'auteur d'une immense comédie humaine, la plus envoûtante sans doute du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup> Mais d'une comédie humaine en creux et en grisaille. Des histoires où l'intrigue ne compte pas, dans lesquelles les personnages errent, rêvent leur vie plutôt qu'ils ne la gouvernent. Croisières sans gouvernail. Et pourtant ses personnages, nous les aimons, ils nous obsèdent, nous ne pouvons nous passer d'eux. Et quand le dernier s'efface de notre esprit, Simenon nous en fabrique un autre, inattendu, plus pathétique, plus troublant, plus attirant, plus démuné, plus perdu, si possible, que les précédents. Lire Simenon, c'est descendre, en perdant pied peu à peu, dans l'enfer des passions humaines, pour n'y remonter jamais peut-être. Un enfer en grisaille sans doute, le moins dantesque des enfers, mais si brûlant pourtant.

Cet enfer est semé par endroits d'oasis de tendresse et de pitié. C'est par là, autant que par son goût des détails familiers, que Simenon est un romancier russe tel que l'entendait le XIX<sup>e</sup> siècle. Et c'est ainsi qu'il est le plus formidable créateur de personnages de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle. Dans un monde à la dérive, surnagent des âmes mortes. Leur héroïsme est d'un instant, leur passion s'essouffle vite. L'amour a sa place mais nocturne et comme honteuse. Les sens sont puissants, quoique tristes. Comme chez Proust, Dieu est absent. Et c'est normal. Dieu est toujours absent d'un roman, puisque le romancier peint l'enfer des passions humaines.

Sa langue est simple, chaude, familière. On pourrait croire qu'il n'a pas de style, car elle est transparente et qu'il n'élève jamais la voix. Mais il n'y a pas un mot à retirer de ses phrases. Cette extrême indigence que le style exige, selon Vandromme, la voici. Ses personnages ne semblent pas avoir d'idées, peut-être en ont-ils trop et n'arrivent-ils pas à les maîtriser. Ils sont toujours écrasés. Souvent leur passé lancinant dévore leur présent, tuant lentement tout ce qui voudrait vivre.

Ses personnages commencent à exister à partir du moment où ils quittent les rails, cessent d'être en règle, lâchent la rampe. Un notable ou un clochard, c'est la même chose. Souvent le notable devient clochard, et la fille de notables se prostitue par vengeance. Ils partent, ils fugent, on

ne les revoit plus, la brume les emporte. Ils appartiennent à la race des vaincus et à celle des silencieux.

Il y a aussi ceux qui s'enferment, comme si le destin de l'homme, à un certain stade de son existence, n'était pas d'échapper à la vie pour s'enfermer dans un univers personnel et rassurant. Et il y a ceux qui s'enfuient, comme si la fuite n'était pas la plus immédiate, la plus violente, la plus animale de toutes les réactions. Certains ne prendront même pas le départ. Un tel attend jusqu'à la dernière seconde celle qui devait le rejoindre, descend du train et rentre chez lui. D'autres ne reviendront jamais (les suicidés) ou reprennent tranquillement leur place au sein de leur famille, refont les gestes ordinaires, sont exactement ceux qui avaient faussé compagnie à tous quinze jours plus tôt.

Si vous en doutez, observez leur regard, il n'est plus le même. Mais ne comptez pas sur eux pour avouer ou pour s'expliquer. «Était-ce encore utile ? Il avait compris que ça ne se fait pas, qu'il existe des choses dont il n'est pas convenable de parler. Ce qui était important, c'était de se conformer à la règle, certes, tout en sachant bien que ce n'était qu'un jeu ; faute de quoi on rendait la position des autres impossible.»

## Un univers fermé

Du jour où ils ont pris conscience de cette cassure, de cette altération, les personnages de Simenon sont séparés. S'ils parlent, on les accuse de cynisme. Cyniques les réponses de Bébé Donge, cette sorte de sœur de Thérèse Desqueyroux, qui a comme elle empoisonné son époux, si douce, et dont personne n'a compris le geste, sauf François, son mari, ni le calme avec lequel elle endosse la responsabilité de son acte.

Pour d'autres encore, le monde perd tout à coup sa consistance, révèle sa fragilité, semble prêt à s'effondrer. «Voilà douze

ans, que dis-je, voilà vingt ans, trente ans que je marche sur la pointe des pieds, dit l'un d'entre eux, que j'ose à peine respirer à fond. Parce que j'ai appris que tout est fragile, tout ce qui nous entoure, tout ce que nous prenons pour la réalité, pour la vie : la fortune, la raison, la quiétude, et la santé donc ! Et la vertu... D'autres fois, c'est le contraire, c'est la vie qui se fige.»

«Les personnages de Simenon, écrit Pol Vandromme, à la limite de l'être et du non-être, se cantonnent dans ce domaine étriqué, dans la moiteur de ce marais, parce qu'ils ont cette intuition que, s'ils échappaient au non-être pour avouer vraiment, ils s'égareraient dans la démence. Etre ce qu'on est, c'est aviver sa folie. Passer la ligne, c'est assumer jusqu'à la pire extrémité son détraquement. Gratter les apparences dorées, c'est s'effondrer dans une caverne d'où l'on ne revient jamais. Vivre en s'évadant d'une existence, dans laquelle sont encloses les vérités confortables et doucereuses du système, c'est se détruire. Aller au bout de soi-même, c'est s'abîmer dans la nuit. Le vrai sujet de Simenon, peut-être le seul, c'est la peur. La peur d'être soi et, quand on veut l'être, la peur de devoir reconnaître sa folie, sachant qu'elle finira par tout emporter. Simenon est à l'affût de la faille que l'hérédité, les instincts ont élargie en nous. Tout est joué dès le début. Tout se passe à huis clos.»

Un univers fermé, comme celui de Mauriac, sans la grâce, avec le mal à l'état pur, une sorte d'innocence dans la malédiction. Le soleil et la mort ne sont pas les seules réalités qui ne se puissent regarder en face. La vie en est une autre, et la plus terrible de toutes.

G. J.

<sup>1</sup> Pol Vandromme, *Georges Simenon, romancier russe de langue française*, l'Age d'Homme, Lausanne 2000.

<sup>2</sup> Voir encore, **Thomas Narcejac**, *Le cas Simenon*, Le Castor Astral, Bordeaux 2001, 210 p.

## Un acte prophétique

*La résistance spirituelle 1941-1944*

*Les cahiers clandestins du «Témoignage chrétien» \**

**F**in 1941. La croix gammée fleurit partout. La France est à bout. Abattue, choquée, humiliée. Dans la défaite, elle risque de perdre son âme. Un homme, dans un opuscule d'apparence anodine, ose dire *non*, et adresse à l'opinion couchée un appel pathétique : «France, prends garde de perdre ton âme». Cet homme, jésuite, s'appelle Gaston Fessard, théologien parisien à la revue *Etudes*. L'initiateur de ce coup d'éclat est un autre jésuite, professeur à la Faculté de théologie sur la colline de Fourvière qui domine la ville de Lyon : Pierre Chaillet. Ainsi naît l'un des maillons essentiels de la «Résistance spirituelle», grâce à ce premier cahier d'une série clandestine, bientôt connue sous le nom de *Cahiers du «Témoignage chrétien»*.

Le rayonnement des *Cahiers* redonne du courage aux militants, aux Résistants, mais leur audience, en raison de leur formule austère, reste relativement limitée. En 1943, Chaillet et ses compagnons lancent le *Courrier français du «Témoignage chrétien» - Lien du front de résistance spirituelle contre l'hitlérisme*. Le titre est clair, la ligne précise. Cette feuille oscille, en pleine Occupation, entre 50 000 et 150 000 exemplaires, elle sera l'ancêtre de l'actuel hebdomadaire *Témoignage chrétien*.

Soixante ans après les *Cahiers clandestins*, saluons la très heureuse initiative des historiens François et Renée Bédarida de republier les principaux titres de cette série. Plus que jamais, *France, prends garde de perdre ton âme, Notre combat, Antisémites, Droits de l'homme et du chrétien*, ou encore *Puissance des ténèbres* et

*Exigences de la Libération* témoignent pour une génération de chrétiens qui ont ouvert les yeux et la conscience de leurs contemporains muselés par la politique de Vichy et le tragique silence de l'Eglise.

On peut comparer le rôle de ces hommes et de ces femmes à celui, environ cinquante ans plus tard, d'un Jean Paul II aidant à faire tomber le Mur de Berlin. A cette différence près que, entre 1941 et 1944, les catholiques luttant contre la peste brune étaient une poignée, souvent désavouée par la hiérarchie. Ces pionniers étaient tellement en avance sur leur temps, qu'ils précédèrent la vogue actuelle de redécouverte des racines juives du christianisme. La Résistance spirituelle en France, avec les *Cahiers* des jésuites, fut et demeure un acte prophétique qui mérite amplement l'hommage d'une relecture et, sans doute, d'une découverte par la jeune génération actuelle.

**Albert Longchamp**

\* Textes présentés par François et Renée Bédarida, Albin Michel, Paris 2001, 412 p.

**Consultez notre site Internet !**

**[www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)**

- Mises à jour régulières
- Nombreux liens avec d'autres sites catholiques et jésuites
- Table des matières interactive
- Archives des articles les plus importants
- Plan d'accès au CEDOFOR

## Philosophie

**LE GOÛT DU BONHEUR  
Au fondement de la morale  
avec Aristote**

par Jean Vanier  
*Presses de la Renaissance,  
Paris 2000, 282 p.*

Il est toujours captivant, parce que trop rare, de découvrir l'œuvre d'un philosophe engagé ; *Le goût du bonheur* nous en donne l'occasion. Le fondateur de l'Arche a le mérite de savoir parler d'Aristote au présent. Car c'est bien du philosophe grec dont il est question tout au long de l'ouvrage, même si le titre ne le laisse pas forcément entendre. Que le novice en philosophie ne s'effraie pas : ce livre ne se veut pas une contribution supplémentaire à l'exégèse aristotélicienne. Il s'agit plus modestement d'une simple lecture d'Aristote - nombreux sont les passages cités - par et pour un homme de notre temps.

Plutôt que de suivre un commandement extérieur ou sa spontanéité, l'homme contemporain est invité à réaliser sa nature profonde. Le bonheur y est alors présenté comme un accomplissement de soi, une plénitude intérieure. Si nos illusions et nos échecs laissent toujours en nous un goût d'inachevé, c'est bien parce qu'il n'est de vrai bonheur que dans la réalisation.

La morale aristotélicienne peut-elle satisfaire l'homme d'aujourd'hui, souvent plus préoccupé par la «gestion de son stress» que par la cons-

truction de sa propre personne ? Si la question du bonheur est éternelle, il vaut peut-être la peine de se mettre à l'écoute de cette sagesse ancienne qui, chaque fois que l'on se tourne vers elle, ne cesse de nous faire savourer le goût du bonheur.

Jean-Nicolas Revaz

**LA TROISIÈME MORT  
DE DIEU**

par André Glucksmann  
*Nil Editions, Paris 2000, 202 p.*

«*Une première fois Dieu meurt en croix. Une seconde fois dans les livres et les imprécations. Une troisième fois à même la boue des siècles qui passent et qui viennent.*» La troisième mort de Dieu se lit de deux manières selon que l'on se trouve en Europe ou dans le reste du monde : sur notre continent, on vit «comme si Dieu n'existait pas», dit l'auteur en reprenant une formule de Jean Paul II. Ailleurs, poursuit Glucksmann, on massacre allègrement au nom de l'Être Suprême. Tandis que l'Europe se détourne de toute Révélation, le reste de la planète justifie l'excessif par Celui qui nous excède, la souffrance absolue au nom de l'Absolu.

C'est principalement dans la deuxième face de ce sombre paradoxe, à savoir celle de l'horizon des génocides, que s'inscrit l'interpellation glucksmannienne de la mort de Dieu. Si Dieu existe, tout est permis : alors que les hommes de Dieu se retirent de la scène europé-

enne, les fous de Dieu envahissent le reste du monde en renversant les adages traditionnels. Où Dieu se cacherait-il dans les génocides ? Question centrale, mais dont on regrettera néanmoins le ton sur lequel elle est ici traitée. Tantôt philosophique, tantôt historique, il est difficile d'attribuer un genre précis à cet ouvrage. L'oscillation continue entre le discours rationnel, l'anecdotique et un léger goût de sensationnel fait que l'on en vient parfois à se demander si l'on a plus affaire à un réel ouvrage de réflexion ou à un témoignage à coloration par trop journalistique.

Jean-Nicolas Revaz

## Psychanalyse - psychologie

**SEXUALITÉ  
Un évêque et un psy  
en parlent**

par Mgr Bernard Genoud et  
Claude Piron  
entretiens avec  
Marie-Claude Fragnière  
*St-Augustin, St-Maurice  
2001, 92 p.*

Marie-Claude Fragnière, journaliste et mère de famille, interroge Mgr Bernard Genoud et un psychologue, Claude Piron, chrétien engagé. Enfin, un dialogue simple et franc, où, le tabou étant exorcisé, chacun ose parler de sexualité et, surtout, de sa sexualité. La réflexion favorise et facilite le dialogue pour comprendre ce qui se passe en soi, le désir et

le besoin, tous les appels à rencontrer autrui et au don de soi, qui n'est pas «faire l'amour» mais «être fait dans l'amour». Non un ouvrage scientifique, mais une invitation à faire avec joie la clarté qui débouche d'abord sur l'amour de notre corps, ce premier conjoint à nous imposé.

Jean Nicod

### LE DIVAN ET LE PRIE-DIEU Psychanalyse et religion

par Marie Romanens  
*Desclée de Brouwer,*  
Paris 2000, 288 p.

L'ouvrage de Marie Romanens se présente comme une précieuse information pour comprendre et dépasser, autant que faire se peut, la méfiance et la mésestime qui existent encore entre les univers de la psychanalyse et de la religion. En quelques chapitres, bien structurés et stimulants, nous voilà entraînés à entrer successivement et paisiblement dans deux mondes - et deux langages - qui, au-delà des préjugés faciles, des mises en garde et des condamnations, permettent de goûter la question ultime du sens de la vie : le mystère de l'être.

Par un rapide et utile survol historique, le rappel des commencements de la psychanalyse avec la «révolution freudienne» et ses limites, l'aventure se poursuit en compagnie de «maîtres» ou de «grands prêtres» qui, de manière rationnelle et souvent

dogmatique, tentent de libérer l'homme d'une partie de ses ombres. La démarche d'ensemble communicative, dans sa modestie, son incarnation et son authenticité, un air qui vient du large. Il s'agit bien, en effet, d'un voyage sans concession au cours duquel des données éparses de la psychanalyse se trouvent clarifiées tandis que des peurs mutuelles sont levées.

Cet itinéraire, qui se montre attentif à la réalité psychologique des êtres et au nécessaire décapage de leurs comportements religieux, conduit à trouver un chemin spirituel vers la vraie Vie.

Louis Christiaens

## Occultisme

### L'IRRATIONNEL EST PARMI NOUS

#### Magie, Divination, Envoûtements et Paranormal

par Jean Vernet  
*Salvator, Paris 2000, 284 p.*

A la manière d'un sismographe qui recense les fluctuations du mouvement tellurique, les ouvrages du Père Jean Vernet nous permettent de suivre les soubresauts de certains courants qui agitent notre société. Sur des thèmes tels que la magie, l'envoûtement, la divination, d'un ouvrage à l'autre, nous pouvons percevoir les fluctuations engendrées par l'évolution de pratiques désarçonnantes et «irrationnelles». Ainsi en est-

il, par exemple, entre *Les mystères de l'occulte et de l'étrange* (1998) et le titre présenté en ces lignes. Répétitions, sans doute, mais avec des apports et des éclairages nouveaux qui constituent un enrichissement.

Pour qui est confronté régulièrement à ces phénomènes affectant nombre de nos contemporains et analysés par l'auteur, cet ouvrage offre des questions, des réflexions, des expériences fort utiles. A titre d'exemple, l'approche de la sorcellerie.

Tout au long du livre, en fin de chapitres, sont proposées des étapes qui constituent de précieux instruments d'appréciation : des balises pour se repérer, et des clés d'interprétation. De quoi y voir un peu plus clair dans ce dédale déroutant !

Jean Marmy

### QUE FAIRE AVEC TOUS CES DIABLES ?

#### Le témoignage d'un exorciste

par Raul Salvucci  
*St-Augustin, St-Maurice*  
2001, 320 p.

Un prêtre italien est devenu exorciste sans l'avoir cherché. Son livre est le fruit d'une longue expérience. D'une part, l'auteur expose comment il voit la lutte entre la lumière et les ténèbres : collaboration de l'homme avec Satan, victoire du Christ sur le calvaire, action de Satan (maléfices, mauvais œil, symptômes d'une

présence maléfique), libération qui s'accompagne d'un exorcisme ou d'une prière de libération, enfin les différentes formes d'invocation du Nom du Seigneur. D'autre part, des questions très concrètes : comment fait-on pour devenir envoûteur ou jeteur de sorts ? qu'est-ce que l'Eglise pense du spiritisme ? comment se débarrasser d'objets ensorcelés ? quels critères permettent de savoir si le mal vient de l'occulte ? comment faire enrager Satan ? Les réponses sont toujours éclairantes mais nous laissent parfois sur notre faim. La nouveauté de ce livre me semble être la dimension communautaire de la délivrance du démon. D'abord une décision claire et nette de la personne de se convertir au Christ et de cesser la course à l'exorciste le plus fort. Puis, son intégration dans un groupe de prière. La délivrance demande du temps. Des laïcs accompagnent la personne atteinte, car l'exor-

ciste ne peut pas accomplir seul toute la tâche. Une délivrance du démon est un acte communautaire. Don Salvucci salue le jour où cette vérité sera largement reconnue et appliquée.

Raymond Bréchet

### Figures d'Eglise

**EDITH STEIN - MA TANTE**  
par Susanne Batzdorff  
*Lessius, Bruxelles 2000, 232 p.*

Après sa béatification et sa canonisation, de nombreux livres ont été écrits sur Edith Stein. Celui proposé ici est d'une autre veine. Sa nièce, juive pratiquante, offre de sa tante un tableau totalement différent. Elle décrit très bien l'environnement familial de la sainte, qu'elle a connue quand elle était enfant, mais ne parvient pas à comprendre et à saisir le pourquoi de la conversion d'Edith Stein.

Elle tente quelques explications, mais nous semble très distante du «Mystère» niché au cœur de sa tante qui lui fit choisir le baptême catholique, puis la vie religieuse.

Elle clame très fort que cette dernière n'a jamais renié ses racines juives, qu'elle en était très fière au contraire et elle ne comprend pas pourquoi, malgré le goût pour la recherche et l'étude qu'elle avait, elle ne manifesta jamais le désir d'approfondir ses connaissances sur le judaïsme. En fait, dit-elle, elle le

connaissait mal et l'observait de l'extérieur, allant même jusqu'à le déprécier par rapport au catholicisme. Constat douloureux pour la nièce qui voit tout cela de loin et de l'extérieur... La vie mystique de sa tante lui échappe... elle ne la perçoit pas.

Présente à la canonisation, elle soulève le problème de celle «allant vers sa mort pour son peuple» alors qu'elle était carmélite. «Par une ironie du destin, la mort l'a finalement ramenée dans le berceau juif qu'elle avait pourtant quitté. C'est parce qu'elle est née juive, d'ascendants juifs, qu'elle est devenue une martyre d'Auschwitz» dit-elle en conclusion, avant de parler de pardon que les survivants ne peuvent donner et qu'ils ne peuvent que laisser à Dieu.

Marie-Luce Dayer

**JACQUES LOEW**  
**Ce qui s'appelle la foi**  
par Robert Masson  
*Parole et Silence,*  
*St-Maur 2000, 208 p.*

«Dieu écrit droit sur nos lignes courbes.» Ce proverbe portugais s'applique très bien à la grande figure de Jacques Loew, décédé le 24 février 1998 à l'âge de 90 ans. Robert Masson retrace l'aventure humaine et spirituelle de ce prêtre qui a épousé les soubresauts de son siècle dans la société et dans l'Eglise. Eduqué dans une foi protestante plutôt vague, il a passé par l'athéisme tragique jusqu'à sa

### Le CEDOFOR

Centre de documentation et de formation religieuses,

est ouvert au public pour des recherches, la consultation de revues et de documents et pour des emprunts de livres.

Du mardi au vendredi  
de 9h à 12h et de 14h à 17h

18 r. Jacques-Dalphin  
1227 Carouge/Genève  
☎ 022 / 827 46 78

conversion à l'âge de 25 ans, après un séjour à Leysin et une retraite à la Valsainte. Entré chez les dominicains, l'ex-avocat passe treize années comme docker sur les quais de Marseille.

Quand l'expérience des prêtres-ouvriers est brutalement interrompue par le pape Pie XII, en 1954, il choisit une douloureuse fidélité à l'Eglise, tout en fondant la Mission ouvrière Pierre et Paul. Toujours pour relever les défis de l'évangélisation dans un monde de plus en plus sécularisé, il ouvre en 1969, à Fribourg, l'Ecole de la Foi, une œuvre originale basée sur trois piliers : la parole méditée, célébrée et vérifiée dans la vie en petites équipes internationales.

Robert Masson dessine les grandes étapes de la vie contemplative et apostolique de Jacques Loew. Plus le livre avance, plus la place est laissée aux écrits de J. Loew, à la fois théologien, mystique et poète. On aimerait en savoir encore davantage sur cet itinéraire de plus en plus tourmenté. En effet, Jacques Loew a retrouvé vers la fin de sa vie les questions essentielles qui habitaient ses premières recherches. En quoi ce géant nous apparaît très humain, avec ses défauts et ses doutes, sur les chemins d'une purification impressionnante.

Sans doute est-il trop tôt pour écrire déjà une biographie plus complète de ce «besogneux de Dieu». Du moins le livre de Robert Masson nous aide-t-il à comprendre comment action et contemplation peuvent se

marier sous le souffle imprévisible de l'Esprit.

Claude Ducarroz

### **PACO HUIDOBRO**

#### **le Prophète de Buenos-Aires**

par Stan Rougier

*Salvator, Paris 2000, 132 p.*

Paco fait partie des prêtres de la Mission de France dans la banlieue pauvre de Buenos-Aires. Ordonné en 1957, il arrive en Argentine cinq ans plus tard et, prêtre-ouvrier, ouvert à toute misère, affilié au parti communiste mais nullement marxiste, il devient immédiatement suspect. En avril 1977, il est victime d'une voiture de police qui fonce sur lui et lui brise une jambe. Un des moments les plus violents des affrontements de la dictature de Videla, la plupart du temps approuvé par les nantis et tous ceux qui ne connaissent pas la situation des pauvres, les rendant, à la limite, responsables de leur état de misère.

Loin de toute compromission avec qui que ce soit, Paco suit le Jésus-Christ qu'il a découvert et qui vit profondément en lui. A l'époque de Jésus on disait : «De Nazareth, que peut-il sortir de bon ?» De même aujourd'hui, certains diront : «De Buenos-Aires, que peut-il arriver de bon ?» L'Evangile a germé. Quatre Maisons de Dieu ont surgi et les rejetés de la vie ont découvert qu'ils sont aimés de Dieu et solidaires entre eux pour construire la famille humaine. Ce livre, nous dit Paco, «va de la même ma-

nière ensemençer et faire naître dans les cœurs sincères qui refusent d'être assimilés à ce monde corrompu... un nouveau regard».

Jean Nicod

### Pays et peuples

#### **À TRAVERS LA SIBÉRIE par la route de malle-poste**

par Charles Wenyon

*Olizane, Genève 2000, 248 p.*

«Voyageur endurci, que la solitude ne déprime pas, aussi résistant que le cuir, aussi patient qu'une mule et pas du tout difficile ni sur ce que vous mangez ou buvez, ni sur l'état de votre peau et de vos vêtements, ni sur l'endroit où vous dormez la nuit...» C'est ainsi que Charles Wenyon, en 1893, décrit le voyageur qui ose traverser la Sibérie d'Est en Ouest, soit en *tarantass* soit en bateau à vapeur sur les lacs et les fleuves. Cette entreprise hasardeuse et aventureuse, c'est lui, médecin et missionnaire anglais, qui l'a entreprise en trois mois pour revenir de Chine en Angleterre.

Observateur perspicace, curieux de tout, c'est en homme cultivé, sensible et doué d'humour, qu'il décrit la nature, les immensités traversées, le climat difficile. Il note toutes ses observations au sujet des coutumes sociales et religieuses des peuples rencontrés (Oratches, Bouriates, Samoyèdes, Ostriaks, Toungouzes, Tatars... peuples existants encore aujourd'hui). Il s'élève contre

le despotisme du pouvoir de Saint-Pétersbourg, qui «rend toute prédication trop risquée» et met sur la route de l'exil des milliers de condamnés de droit commun ou de dissidents politiques. Depuis 1591, note-t-il, la Sibérie est terre d'exil forcé. Mêlant l'aventure et l'observation critique, ce livre, plaisant à lire, donne une bonne vue de cette région à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Marie-Thérèse Bouchardy

## KAZAKHSTAN

### Boulinguer en Asie

#### Centrale postcommuniste

par Laurence Deonna

photos de l'auteur

*Zoé, Carouge 2001, 240 p.*

Les Kazakhs, autrefois nomades, sont passés sous la domination russe à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Vaincus par l'Armée rouge en 1920, ils vivent dans un pays immense (cinq fois grand comme la France) s'étendant de la Mer Caspienne à la Chine. Le Kazakhstan est devenu République fédérative de l'Union soviétique en 1936, puis a acquis son indépendance en 1999, à la chute de l'URSS. «L'écroulement du communisme a été l'écroulement de leur vie», constate Laurence Deonna : hôpitaux fermés faute d'argent, bourses d'étudiants supprimées, minorités abandonnées, politique culturelle en veilleuse... Et du chaos économique émergent de nouveaux riches ignorant les plus pauvres, nostalgiques du com-

munisme qui leur assurait un enseignement pour tous et un minimum vital.

«Au lieu de décrire la beauté de nos steppes et de nos lacs, penchez-vous sur ce qui se passe en nous, les habitants de ce pays.» Laurence Deonna n'avait pas attendu ce conseil de la poétesse Fariza Ungarsynova pour témoigner, avec sensibilité et humour, de la grandeur d'âme, de la difficulté de vivre et du désir de perpétuer la culture de ces innombrables personnes vers lesquelles elle est allée aux quatre coins du pays. Elle donne un visage à ce territoire inconnu, par l'écriture et la photo, dans l'émotion et la vérité de toutes ces rencontres.

Marie-Thérèse Bouchardy

## LE DÉSARROI DE CONFUCIUS

par Jacques Danois,

*Arthème Fayard, Paris, 2000, 236 p.*

Le Vietnam aujourd'hui, ce sont les Vietnamiens de l'intérieur et ceux de la diaspora ; ceux du Nord et ceux du Sud ; les jeunes et ceux qui ont vécu la guerre ; ceux qui, imprégnés de confucianisme, sont restés fidèles aux traditions et ceux qui regardent vers l'avenir en misant sur l'esprit d'entreprise et la croissance économique. Autant de pièces d'un puzzle qu'il faut rassembler pour dessiner le visage de ce pays, autant de mentalités qui s'entrechoquent, se remettant mutuellement en question.

C'est ce choc que raconte l'ouvrage de Jacques Danois au travers de la vie de la famille Nguyen. Tach le Parisien, venu voir son oncle Bao, et l'Américain John Deer, qui se lie d'amitié avec la jeune Tuy, vont à la fois remettre en question bien des traditions vétustes et paralysantes à leurs yeux et se laisser imprégner par cette terre qui est la leur. Ils repartiront avec des yeux neufs, capables de voir les beautés de la nature ainsi que la dignité, le courage et les valeurs de leurs compatriotes de l'intérieur. Et avec le sentiment d'être devenus plus profondément eux-mêmes. Les Nguyen, eux, se laisseront interroger par la modernité et tenteront de l'intégrer dans leur pensée et leurs actes : car la vie est évolution constante entre doutes et certitudes.

Il a fallu, d'un côté comme de l'autre, parcourir un bout de chemin hors de soi, hors de ses idées, pour découvrir que l'autre peut enrichir et que l'âme vietnamienne est faite de plusieurs facettes qui se complètent. Bao le dit avec sagesse à Tach : «Grâce à toi, nous avons entrouvert la porte sur les évolutions inévitables que va subir notre vie traditionnelle. Peut-être emportes-tu avec toi certaines de nos certitudes ?» Concilier tradition et modernité en gardant le meilleur de chacune est possible, l'auteur en est convaincu. Et il le dit au travers de faits réels qui font entrer avec respect dans l'âme vietnamienne.

Geneviève Cornet

# Livres reçus

L'art de vivre au présent. Ouvrage collectif [34464]. *Albin Michel, Paris 2001, 234 p.*

**Barilier Etienne** : Le dixième ciel. Roman. *Zoé, Carouge 2001, 576 p.*

**Birgin Christian** : La chair et la lumière. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 156 p.*

**Bizouard Colette** : Cultiver sa mémoire. *Chronique sociale, Lyon 2001, 172 p.*

**Borella Jean** : Penser l'analogie. *Ad Solem, Genève 2000, 222 p.*

**Bouineau Jacques, Colus Didier** : Les poulains du royaume. Roman. *Cerf, Paris 2001, 430 p.*

**Bourlès Jean-Claude** : Pèlerin sans Eglise. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 150 p.*

**Brosse Jacques** : Les maîtres zen. *Albin Michel, Paris 2001, 388 p.*

Buisson ardent. La paternité spirituelle. La prière. Ouvrage collectif [34620]. *Le Sel de la Terre, Pully 2001, 168 p.*

Catholicisme et démocratie au XIX<sup>e</sup> siècle à Genève et en Suisse. Ouvrage collectif [34688]. *Catholiques-chrétiennes, Grand-Lancy, sans date, 78 p.*

**Causans Monique de** : Sœur Jeanne d'Arc o.p. - Jacqueline de Chevigny 1911-1993. Sa famille, sa vie, son œuvre. *Madame Paul de Causans, Coubron 2001, 482 p.*

**Cornuz Michel** : «Le ciel est en toi». Introduction à la mystique

chrétienne. *Labor et Fides, Genève 2001, 264 p.*

**Crété Liliane** : Le protestantisme et les paresseux. Le travail, les œuvres et la grâce. *Labor et Fides, Genève 2001, 160 p.*

**Dagens Claude** : Va au large. Des chances nouvelles pour l'Évangile. *Parole et Silence, St-Maur 2001, 142 p.*

**Damon Benoît** : La farine. Une confession. *Zoé, Carouge 2001, 158 p.*

**Debergé Pierre** : La justice dans le Nouveau Testament. «*Cahiers Évangile*» 115, *Cerf, Paris 2001, 68 p.*

Découvrir Simone Weil. La passion de la vérité. Ouvrage collectif [Documentation]. *Centre théologique de Meylan, Meylan 2001, 102 p.*

**Doolan Simon, Ouspensky Lydia** : La redécouverte de l'icône. La vie et l'œuvre de Léonide Ouspensky. *Cerf, Paris 2001, 96 p.*

**Druet Maryse** : Aux lèvres de l'infini. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 230 p.*

**Durrwell François-Xavier** : Christ, notre Pâque. *Nouvelle Cité, Montrouge 2001, 254 p.*

Éducation et sagesse. Ouvrage collectif [34757]. *Albin Michel, Paris 2001, 370 p.*

**Féron Valérie** : Palestine(s). Les déchirures. De Nazareth à Bethléem. *Félin, Paris 2001, 288 p.*

**Ferry Luc, Vincent Jean-Didier** : Qu'est-ce que l'homme ? *Odile Jacob, Paris 2000, 304 p.*

**Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X** : Le problème de la réforme liturgique. La messe de Vatican II et de Paul VI. *Clovis, Etampes 2001, 126 p.*

**Gibert Pierre** : Il ne se passe rien en Algérie. Février 1958 - avril 1959. *Bayard, Paris 2001, 140 p.*

**Goldberg Arlette** : Animer un atelier de réminiscence avec des personnes âgées. *Chronique sociale, Lyon 2001, 154 p.*

**Gouzes André, Baud Philippe** : Une Église condamnée à renaître. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 186 p.*

**Haas Henry** : Jésusctionnaire. *Sarment, Paris 2001, 240 p.*

**Hohl Ludwig** : Le petit cheval (réédition). *Zoé, Carouge 2001, 104 p.*

**Jodorowsky Alessandro, Farcet Gilles** : Le théâtre de la guérison. *Albin Michel, Paris 2001, 256 p.*

Le judaïsme à l'aube de l'ère chrétienne. Ouvrage collectif [34755]. «*Lectio Divina*» 186, *Cerf, Paris 2001, 412 p.*

**Kochtchouk Oleg** : Carnaval. Rites, fêtes et traditions. *Cabédita, Yens-sur-Morges 2001, 144 p.*

**Lacroix Xavier** : L'avenir, c'est l'autre. Dix conférences sur

l'amour et la famille. *Cerf, Paris 2000, 238 p.*

**Lebouteux François** : Car ils ne savent ce qu'ils font... Roman. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 282 p.*

**Le Fort Gertrud von** : Hymnes à l'Eglise - Hymnen an die Kirche. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 160 p.*

**Marguerat Daniel** : Résurrection, une histoire de vie. *Moulin, Poliez-le-Grand 2001, 98 p.*

**Maréchal Jean-Paul** : Humaniser l'économie. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 226 p.*

**Martini Carlo Maria** : La Vierge du samedi saint. *Nouvelle Cité, Montrouge 2001, 64 p.*

**Meller Jessica** : Voyage sur un banc. *Zoé, Carouge 2001, 156 p.*

**Mellerin Laurence, Grand Jean** : L'homme et le divin. Aborder les religions par les textes. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 400 p.*

**Muizon François de** : Dans le secret des ermites d'aujourd'hui. *Nouvelle Cité, Montrouge 2001, 222 p.*

**Perret Marcel** : Vallées de la Jogne et du Javro. Les sanctuaires. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 114 p.*

**Perroux Jacques** : La vie en marge. Roman. *Mon Village, Vulliens 2001, 190 p.*

**Ploton Louis** : La personne âgée. Son accompagnement mé-

dical et psychologique et la question de la démence. *Chronique Sociale, Lyon 2001, 250 p.*

Pour vous qui est Jésus ? 43 témoins répondent. Ouvrage collectif [34693]. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 138 p.*

**Prévost Pierre** : Le mystère de Thérèse de Lisieux. Essai sur sa mission. *Dervy, Paris 2001, 148 p.*

**Prieur Jérôme, Mordillat Gérard** : Jésus, illustre et inconnu. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 240 p.*

**Prieur Nicole** : Grandir avec ses enfants. Comment vivre l'aventure parentale. *Syros, Paris 2001, 214 p.*

**Pury Roland de** : Lettres de Moncoutant. Correspondance avec Eric de Montmollin 1933 - 1938. *Labor et Fides, Genève 2001, 182 p.*

Quel avenir pour l'Eglise ? Perspectives dans les cinq continents. Ouvrage collectif [34756]. *Presses de la Renaissance, Paris 2001, 190 p.*

**Remy Pierre-Jean** : Etat de grâce. Roman. *Albin Michel, Paris 2001, 394 p.*

**Ricoeur Paul** : L'herméneutique biblique. *Cerf, Paris 2001, 378 p.*

**Rigal Jean** : Découvrir les ministères. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 256 p.*

**Romain Jean** : Lettre ouverte à ceux qui croient encore à

l'école. *L'Age d'Homme, Lausanne 2001, 80 p.*

**Safran Alexandre** : Israël et ses racines. Thèmes fondamentaux de la spiritualité juive. *Albin Michel, Paris 2001, 490 p.*

**Sanchez Ramon, Chauvelot France-Marie** : Au-delà des maux. La mémoire du corps. *Fayard, Paris 2001, 180 p.*

**Schmid Muriel** : Le soufre au bord de la chaire. Sade et l'Evangile. *Labor et Fides, Genève 2001, 180 p.*

**Sesboüé Bernard** : Karl Rahner. *Cerf, Paris 2001, 204 p.*

**Singer Christiane** : Histoire d'âme. Roman. *Albin Michel, Paris 2001, 154 p.*

**Szekely Laszlo** : Délire des tropiques. Les aventures d'un planteur à Sumatra. *Olizane, Genève 2001, 310 p.*

Un objet de science, le catholicisme. Réflexions autour de l'œuvre d'Emile Poulat (en Sorbonne, 22-23 octobre 1999). Ouvrage collectif [34526]. *Bayard, Paris 2001, 368 p.*

**Vallet Odon** : Petit lexique des mots essentiels. *Albin Michel, Paris 2001, 302 p.*

**Wagner Jean-Pierre** : Henri de Lubac. *Cerf, Paris 2001, 256 p.*

**Winock Michel** : Les voix de la liberté. Les écrivains engagés au XIX<sup>e</sup> siècle. *Seuil, Paris 2001, 682 p.*

## Ouverture

*Pour le premier numéro de la revue, j'avais reflété notre besoin d'«ouvrir nos fenêtres et nos cœurs». Aujourd'hui, pour le cinq centième, j'ai envie d'exprimer ma joie du chemin parcouru chez nous et dans le monde, à partir du concile Vatican II et de tous les moyens de communication nouveaux qui pourraient contribuer à faire de l'univers un seul village, la demeure de la Trinité avec les hommes.*

*Les informations jaillissent de partout. «Choisir» est aussi sur Internet. Mais pour bien choisir, il faut écouter attentivement, car il y a des éléments de vérité dans tous les systèmes, qu'ils soient politiques, économiques, sociaux et même religieux. «Dieu éclaire tout homme» (Jn 1,9).*

*On a besoin de lieux d'écoute et de discernement. «Choisir» en est un. L'éventail des collaborateurs, la fidélité des lecteurs et leurs réactions dans le courrier en sont la preuve. Un tissu de relations s'inaugure, qui permet à chacun de prendre sa propre place dans la mosaïque humaine. Cette place, que les jeunes n'hésitent pas à la prendre aussi car, créés tout neufs dans un monde neuf, ils ont beaucoup à nous dire et aussi à écouter pour accomplir ce que veut l'Esprit aujourd'hui.*

*Quoi donc ? Ne serait-ce pas que dans toutes les relations et découvertes actuelles émerge, grandisse et triomphe le divin dans l'homme ?*

*Jean Nicod s.j.*



Maison de formation et de réflexion

# **N** Notre-Dame de la Route

Extrait de notre programme



## **Retraite ignatienne**

Nous collerons au plus près de la démarche des Exercices Spirituels. Nous rappellerons - en termes simples - les quelques conseils qu'Ignace nous donne pour la prière. Nous assurerons un accompagnement personnel pour celles et ceux qui le souhaitent et n'oublierons pas d'inviter chacun à partager son expérience.

**15 - 22 juillet 2001**

di 18h - di 13h

**avec :** Philippe Marxer sj  
et une équipe

## **Les Actes des Apôtres**

### **Retraite Corps et Prière**

Lire et prier les Actes des Apôtres. Laisser ce livre éclairer et défricher nos chemins d'aujourd'hui. C'est un livre-guide bien éclairant pour notre époque...

**9 - 16 septembre 2001**

di 18h30 - di 9h

**avec :** Jean Raison sj

## **Retraite itinérante**

Des points de méditations nous accompagnent durant nos excursions journalières dans les belles montagnes fribourgeoises. Nous les approfondissons aux rythmes de nos pas et lors de la célébration quotidienne de l'eucharistie.

**22 - 28 juillet 2001**

di 18h - sa 13h

**avec :** Jean Rotzetter sj

## **«Si tu savais le don de Dieu !»**

### **Retraite ignatienne**

C'est une occasion de trouver un espace de silence intérieur où Dieu désire nous parler. Au milieu de l'été, faire une halte pour accueillir dans la paix, et selon son rythme, Celui qui nous invite à suivre Son Fils.

**17 - 23 août 2001**

**avec :** Louis Christiaens sj  
et une équipe

## **Retraite individuellement guidée**

Cette retraite est désignée comme étant «selon la pédagogie des Exercices de s. Ignace», voulant signifier par là que l'itinéraire est adapté au rythme de chacun.

**9 - 16 septembre 2001**

di 18h - di 10h

**avec :** Pierre Guérig sj

## **Retraite avec jeûne complet**

Méthode Dr Buchinger

*Le jeûne... «guérit les maladies et assèche les humeurs malignes. Il chasse les mauvais esprits et fait fuir les pensées perverses. Il donne la clarté à l'esprit et rend le coeur pur. Il sanctifie le corps et donne la force à l'âme.»*

S. Athanase d'Alexandrie

**30 nov. - 2 déc. 2001**

di 18h - ma 13h

**avec :** Dr méd. Monika Brun,  
Hilda Binz, Jean Rotzetter sj